

L'Initiation Traditionnelle

Numéro 2 de 2018

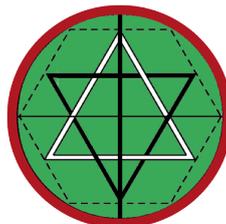
Revue éditée par le GERME (Groupe d'Études et de Recherches sur le Martinisme et l'Ésotérisme) et fidèle à l'esprit de la revue L'Initiation fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par Philippe Encausse

*Philosophie • Théosophie • Histoire
Spiritualité • Franc-maçonnerie • Martinisme*



Le Rebis, ou l'Hermaphrodite alchimique

Occulta Philosophia, Azoth - Basile Valentin
En référence à l'article de Annie Delcros « Alchimie et Mystique »



Revue en ligne L'Initiation Traditionnelle n° 2 de 2018
Avril, mai & juin 2018

L'Initiation Traditionnelle

7/2 résidence Marceau-Normandie
43, avenue Marceau
92400 Courbevoie

Téléphone (entre 9h et 18h) :
01 47 81 84 79

Courriel : yvesfred.b@gmail.com

Sites Web :
www.linitiation.eu (site officiel)
www.papus.info (site des amis de
la Revue L'Initiation)

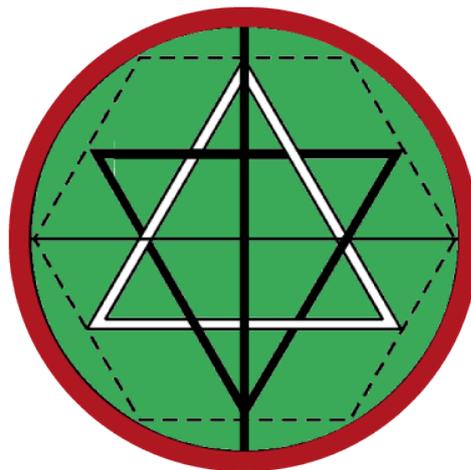
ISSN : 2267-4136

Directeur : Michel Léger
Rédacteur en chef :
Yves-Fred Boisset
Rédacteurs en chef adjoints :
Christine Tournier, Bruno Le Chaux
Rédactrice adjointe :
Marielle-Frédérique Turpaud

Les opinions émises dans les articles que publie **L'Initiation Traditionnelle** doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que leur responsabilité.

L'Initiation Traditionnelle ne répond pas des manuscrits communiqués. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.



Sommaire du numéro 2 de 2018

Les liens du sommaire ci-dessous sont cliquables

Editorial, par Yves-Fred Boisset	1
Louis-Claude de Saint-Martin, le théosophe méconnu - Esotérisme de la métempsychose (première partie), par Robert Amadou	5
Alchimie et Mystique, par Annie Delcros	48
Ali Baba et les quarante voleurs, par Pascal Bancourt	69
Les livres et les revues	77

É D I T O R I A L

(en sorte de « Pro Domo »)



Au nombre des *archaïsmes* menacés de disparition à plus ou moins brève échéance, on peut citer l'humour et la poésie. L'un comme l'autre appartient déjà à un monde dépassé, étant donné que je refuse aussi bien de considérer comme humoristiques les propos blessants des uns et les plaisanteries graveleuses des autres, ne me satisfaisant que des mots d'esprit et des répliques de bon goût. Ceux que justement j'eus le loisir d'apprécier jadis, au temps des « Guitry », des « Jules Renard », puis, plus tard, des « Pierre Dac » ou des « Raymond Devos », par exemple. De même, je refuse de considérer comme poétiques ces élucubrations à l'emporte-pièce qui mutilent l'art poétique lequel est, par nature, tout en finesse et en non-dits.

Le lecteur est en droit de se demander si je suis simplement le « nostalgique » d'un certain passé dont il est devenu de bon ton de nier les valeurs culturelles lesquelles se reflètent essentiellement dans l'écriture sous ses diverses formes, dont la poésie. Sachant que ni l'humour ni la poésie ne peuvent franchir les frontières linguistiques sans y laisser le meilleur d'eux-mêmes et que, d'autre part, les anglicismes modernes qui envahissent notre langue et tant d'autres, tout en les appauvrissant, participent à l'isolement de ce qui relève de la culture et de l'esprit, il me semble bon de souhaiter que chaque espace linguistique et culturel *cultive son propre jardin* aux fins d'y cueillir et d'y recueillir les fruits de son patrimoine dont la diversité illumine la société humaine. Ne cédon pas aux charmes d'un *charabia* mondialisé.

La venue, hélas prévisible (une sorte de fatalité !), d'un monde uniformisé, sans reliefs, sans surprises, sans diversité, ce monde redoutable de « Big Brother », ce monde dessiné par Orwell au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, ce monde d'une musique unique, d'un cinéma unique, d'une langue unique et, *in fine*, d'une pensée unique, réduira au silence les gens d'esprit, poètes et humoristes, à moins qu'ils n'acceptent de devenir les chantres et hérauts de ce nouveau monde ennuyeux et banal. Sauront-ils et pourront-ils résister au risque (calculé) de devenir les parias d'une société qui aura vendu son âme, non pas au diable mais, pis, aux manitous du libéralisme sauvage qui, pour se donner bonne conscience, daigneront jeter du bout des doigts quelques *pièces jaunes* au petit peuple, au *populo* ?

Les poètes dignes de ce nom, depuis les troubadours et trouvères qui couraient de seigneurie en seigneurie pour asséner sur un ton faussement badin leurs quatre vérités aux puissants et riches châtelains, depuis Villon et Rutebeuf, depuis La Fontaine et Molière, depuis Voltaire et Beaumarchais, et, plus près de nous, avec nos contemporains Éluard et Aragon, entre autres, n'ont jamais fait que crier leur passion de liberté, d'égalité et de fraternité à la face d'un monde qui s'enlise dans les égoïsmes et les vanités. Les « béotiens » parlent d'insolence là où il n'y a que saine révolte... L'insolence, quand elle a ses élégances, n'est-elle pas le point culminant de l'intelligence libérée ?

Combien de poètes ont payé de leur liberté et/ou de leur vie leur engagement et, ce, sous tous les climats ? Comment ne pas évoquer la mémoire de Federico Garcia Lorca, victime du franquisme et celles de tous ceux qui furent emprisonnés, martyrisés, assassinés sous des régimes dictatoriaux de tous bords au seul motif qu'ils avaient mis leur talent poétique au service des « perdants de la vie », des « *derniers de cordée* » ? Les poètes sont toujours les premières victimes expiatoires.

La poésie ne vit réellement que par son engagement, n'en déplaie aux rimailleurs et aux frileux. J'en avais fait la démonstration dans un article publié à la demande de quelques amis dans la revue « L'Initiation ». Cet article, transcription d'une conférence donnée dans les années 90, avait pour titre *Ésotérisme et Poésie*¹, et s'employait à rechercher, à travers dix siècles d'histoire, les points de rencontre entre ces deux pôles qui ont éclairé mon existence. D'autant plus que ces deux pôles culturels ont bénéficié d'échanges fréquents et enrichissants, comme en témoignent les exégèses mythologiques et les récits enchanteurs, principalement orientaux, qui nous ont séduits par la musique des mots. De nombreux passages des écritures sacrées ne sont-ils pas de véritables anthologies poétiques ? Plus près de nous, le « Philosophe Inconnu », Louis-Claude de Saint-Martin, nous a laissé un long poème avec « Le cimetière d'Amboise », et Saint-Yves d'Alveydre, explorateur de la filiation traditionnelle, a composé des élégies poétiques, telle « Jeanne d'Arc victorieuse »². Plus près de nous encore, Papus a publié dans « L'Initiation », entre 1888 et 1912, des œuvres de poètes martinistes. Nombreux sont les initiés qui ont taquiné la muse ! Mais, aujourd'hui, la poésie est frappée *d'obsolescence programmée*.

¹ Numéros 1 à 4 de 1992.

² Numéro 1 de 1983, pages 25 et ss.

Je cultive moi-même et depuis longtemps l'art poétique en ses diverses formes, confessant cependant une préférence pour la poésie classique sur laquelle règnent en maîtres incontestés l'*alexandrin* et le *sonnet*, ces purs joyaux de musique intime. Ma poésie est engagée, elle est proche des problèmes de la société, et elle n'hésite pas à dénoncer les injustices qui *cancérisent* le monde et portent atteinte à la fraternité que d'aucuns appellent simplement la solidarité. Est-il nécessaire d'ajouter que l'humour (de bon goût) peut servir de béquille discrète à la poésie quand celle-ci aborde des sujets graves, des tabous sociaux ou religieux, quand elle déboulonne des « statues » fondues non dans le bronze mais dans l'argile, quand elle sanctuarise l'amour passionnel et charnel sans s'embarrasser de métaphores hypocrites et inutiles ? L'amour *désenclavé*, la mort libérée de ses superstitions, la spiritualité jaillie du fond des âmes, un regard sévère sur l'Histoire qui n'est, en fait, qu'un maillage de légendes et de mensonges, une écriture sans complaisance, telle est la poésie que j'aime et que je m'efforce de servir modestement sans rechercher de louanges ni même de reconnaissance.

Je n'ai jamais fait publiquement état de cette activité parallèle, mais, à présent, alors que j'aborde mon « âge solitaire » et que le temps m'est compté, je livre cet aveu qui m'attirera sans doute mon lot de railleries. J'assume. « *Ce Boisset n'est pas un type sérieux !* ». « *Est-il encore fréquentable ?* ». Oui. Je suis un type sérieux. Oui. Je suis encore fréquentable. Mais, je n'ai plus le temps de tricher en masquant ma véritable personnalité. Je suis franc-maçon et martiniste depuis cinquante-huit ans mais la poésie m'habite depuis toujours. Est-ce grave, docteur ? Et en quoi réside l'incompatibilité ?

Aujourd'hui, mon oralité subit les outrages d'un emphysème qui m'escorte depuis plusieurs années et je perds jour après jour, peut-être par l'effet d'un AVC muet, la maîtrise de ma main droite. Ma marche est difficile et mal assurée ; mon écriture est maladroite. Mais, de quoi me plaindrais-je ?

Mes neurones fonctionnent encore de manière satisfaisante et ma mémoire est intacte. Je suis en grande partie autodidacte (pour des raisons qu'il serait trop long d'expliquer ici), et je jouis de ce fait d'une grande liberté de pensée, plus expérimentale que livresque. Je n'ai ni gourou ni directeur de conscience et m'en porte fort bien. On ne piétine pas impunément mon jardin secret. J'ai toujours été mon propre...

forgeron. Je n'en tire ni fierté ni humilité. Cela dit, je comprends le dédain dont il m'arrive de faire parfois l'objet.

À mon âge, on perçoit distinctement derrière soi les pas pesants de deux coursiers lancés à notre poursuite. L'un est Grec, l'autre est Allemand. L'un s'appelle Thanatos, l'autre Alzheimer. Je souhaiterais vivement que le Grec arrive avant l'Allemand. Mais, comme ce sont justement les Grecs et non les Allemands qui ont *inventé* le marathon, je caresse l'espoir que Thanatos arrivera avant son horrible *challenger*. Ce serait tellement mieux ainsi.

*Yves-Fred Boisset,
rédacteur en chef.*



Le poète italien Dante Alighieri (1265 - 1321)

Par le peintre italien Domenico di Michelino (1417- 1491)

Louis-Claude de Saint-Martin, le théosophe méconnu

par Robert Amadou

Ce travail monumental de Robert Amadou est paru dans 17 numéros de la revue L'Initiation de 1975 à 1981 à savoir les numéros :

1975 : n° 4

1976 : n° 1, n° 2, n° 3, n° 4

1977 : n° 1, n° 2, n° 4

1978 : n° 1, n° 2

1979 : n° 1, n° 2, n° 3, n° 4

1980 : n° 2, n° 3

1981 : n° 2

Le sommaire d'origine, comprenant 3 parties et 9 chapitres, était le suivant :

ENTREE

I. Contre les instituteurs et réciproquement

II. Deux mondes en trois

III. Philosophe mal entendu, mystique ambigu, théosophe méconnu

PASSAGE

IV. « J'ai assez... », dit-il, ou l'armature de la doctrine

V. Esotérisme de la métempsychose

VI. Le grand œuvre

EXALTATION

VII. Martinisme

VIII. Le siècle des Illuminés

IX. Sophie et le bonheur

En fait, seuls les chapitres IV et V ont été publiés.

Après vous avoir présenté le chapitre IV paru dans les 3 numéros 4 de 1975, 1 et 2 de 1976, nous vous proposons aujourd'hui la première partie du chapitre V. Esotérisme de la métempsychose, partie parue dans les numéros 3 et 4 de 1976 et 1, 2 et 4 de 1977, dont voici le sommaire détaillé :

IV. « J'ai assez... », dit-il, ou l'armature de la doctrine

1) Schème par l'auteur même

La doctrine en théosophie. – Révélation de l'homme. – La dot de Jacob Boehme. – Le ministère de l'homme esprit.

2) L'algèbre des réalités

« Arithmosophie ». – Le livre des dix feuilles. – Un par un. – Etude du cercle naturel. – La tragi-comédie humaine dénombrée.

V. Esotérisme de la métempsychose

1) Un problème crucial

Position. – Définitions. – Enoncé. – L'avis des deux maîtres. – Une condamnation de principe.

2) La vie antérieure

L'émanation. – La réminiscence. – De l'inégalité des conditions humaines et, à propos, du crime primitif. – Des suites du crime primitif. – Emanation et réintégration (suivi d'une lettre inédite du Philosophe Inconnu)

3) Une Vie, une mort... et après ?

Une vie, une mort. – L'enfer. – Supplice des réprouvés. – Demeures infernales et demeures célestes. – Le purgatoire. – Au plus haut des cieux. – La « correspondance des âmes ». – L'après-mort. – La mort reconsidérée. – Face à face. – Avant, ou ici-bas (annoncé mais non publié)

La seconde partie de ce chapitre V. Esotérisme de la métempsychose vous sera présentée dans notre prochain numéro.

La rédaction

ESOTERISME DE LA METEMPSYCOSE

« N'eus-je pas une fois une jeunesse aimable, héroïque, fabuleuse, à écrire sur des feuilles d'or ? »

I. UN PROBLEME CRUCIAL

Position

Revenir à l'origine, telle est la démarche nécessaire, sur le plan de l'entendement, à qui veut comprendre la destination de l'homme et ses moyens de vaincre ainsi le destin.

Et cette destination ne se réalise-t-elle pas quand est en nous apaisée la nostalgie existentielle et essentielle du primordial, guéri le spleen dans sa racine, gagné l'objet de la *Heimweh* ; quand le désir abolissant les désirs qui forgent le destin, s'abolit lui-même par sa propre satisfaction qui est de satisfaire le désir de l'Autre, du Tu par excellence ? Car seul demeure, dans sa seule bonté, le désir de Dieu, - Dieu désirant, Dieu désiré.

Il me tardait d'inscrire de nouveau en ce sommaire le mot « désir », mot clef s'il en est, puisqu'il désigne lui-même la clef du système, théorie et pratique.

Ouvrons le chapitre de la théorie. Celui de la pratique s'ensuivra.

Afin de savoir où nous allons, non seulement pour le meilleur, selon notre vocation, mais aussi, le cas échéant, pour le pire, selon la pesanteur, posons donc à notre tour la vieille question des plus hauts philosophes et des plus humbles catéchismes : D'où venons-nous ?

Nous venons de Dieu, certes. Et nous aurions pu d'emblée supposer résolue cette question préalable en déclarant tout uniment que nous allons à Dieu. Mais Saint-Martin, ni professeur, ni vicaillon, prend garde de fournir des réponses plus précises. Elles forment les deux liens principaux de son armature doctrinale : fil de trame et fil de chaîne.

Or, pour repasser des yeux, pour feindre de retisser la toile de fond que Saint-Martin au moins peignit et dépeignit (puisqu'à l'en croire il ne l'a pas fabriquée), voici une navette sous forme d'interrogation : Saint-Martin professa-t-il la réincarnation ?

Certes la question mérite en soi qu'on y réponde. Mais aussi, à la creuser, c'est l'origine et la destination de l'homme, selon le Philosophe

Inconnu, qui affleureront. A pénétrer en somme, l'ésotérisme de la métempsycose, c'est-à-dire, par éphémère provision, de la réincarnation.

Définition

Le mot « réincarnation » est moderne, Littré, suivi par Robert, note un premier emploi en 1875, dans le *Journal officiel* du 14 décembre, à la page 10319 ! En fait, il apparaît avec le spiritisme contemporain, qui n'en a pas inventé la notion, mais la modifie, l'estompe, plutôt qu'il ne la précise, et surtout la divulgue. Je lis le mot, au plus tard, dans le *Livre des esprits* publié en 1857 par Hippolyte Rivail (1804-1869), dit Allan Kardec, et notamment dans le chapitre 4 du livre II, intitulé « Pluralité des existences ». Il y revient mainte fois, ainsi que le verbe apparenté « réincarner », en général sous la forme réfléchie.

Le mot « métempsycose » est, relativement, ancien. Littré le relève, dès le XVI^e siècle, en particulier chez Pierre Charron. (Curieusement le terme grec « metempsucosis » n'est pas usité avant les écrivains de l'époque chrétienne).

Le mot « réincarnation » est moderne ; le mot « métempsycose » est ancien. Au XVIII^e siècle, on connaissait le second, mais on ignorait le premier.

Il se pourrait que la notion de réincarnation fût moderne, elle aussi, par rapport à celle de la métempsycose, telle que la concevaient, bien avant la lettre, les Anciens. René Guénon a écrit là-dessus des pages à méditer¹. Mais la définition de la réincarnation comme l'« incarnation dans un nouveau corps d'une âme ayant déjà vécu dans un autre »² s'applique exactement au mot « métempsycose » dans l'acception que Saint-Martin, avec la plupart des gens du temps, lui donnait.

Le mot « transmigration » dans l'expression « transmigration des âmes » (les deux derniers mots étant fréquemment sous-entendus) est d'ordinaire pris pour synonyme des mots « réincarnation » et « métempsycose » au sens commun qu'on vient de définir. Mais il est loisible, et peut-être recommandable, de ne pas limiter la notion de « transmigration » à celle d'une transmigration de corps en corps ; elle connoterait aussi bien le passage d'une âme par des états différents et successifs, qui ne soient pas tous des états terrestres, ni même matériels.

¹ *L'Erreur spirite*, deuxième éd., Paris, Editions traditionnelles, 1952, pp. 41-60 et 197-225. (La 1^{ère} éd. est de 1923).

² A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, septième éd., Paris, P.U.F., 1956, p. 910.

Enfin, la « rotation des âmes », selon le prince Charles de Hesse, dont discutera Saint-Martin, est une idée complexe, aux contours un peu vagues. G. Van Rijnberk a essayé de la cerner³. Elle n'est pas identique à l'idée kabbalistique de « rotation des âmes », ou de « révolution des âmes », dont elle a pris le nom ; et la métempsycose, comme Saint-Martin l'entend, en est seulement l'un des aspects. Cet aspect s'annonce de façon assez plaisante dans le texte de Bossuet, au chapitre 6 du livre II de son *Histoire universelle*, que Littré encore cite parmi les exemples de l'article « Transmigration » et que voici : « Que dirai-je de ceux qui croyaient la transmigration des âmes, qui les faisaient rouler des cieux à la terre et puis de la terre aux cieux ? »

Enoncé

Dans son gros livre consacré à la *Pluralité des existences de l'âme conforme à la doctrine de la pluralité des mondes*⁴, André Pezzani a rassemblé, selon le sous-titre, les « opinions [sc. sur la réincarnation] des philosophes anciens et modernes, sacrés et profanes, depuis les origines de la philosophie, jusqu'à nos jours ».

Or, parmi ces opinions figure celle de Saint-Martin, que Pezzani expose à renfort de citations⁵ et juge favorable à sa propre croyance.

Le Dr Edouard Bertholet, s'appuyant aussi sur quelques textes, a suivi Pezzani dans ses conclusions et résume ainsi leur thèse : « *Les fondateurs du martinisme, Martinez de Pasqualis (1715 [!]) - 1779 [!]) et son élève Louis Claude de Saint-Martin, le philosophe inconnu (1743-*

³ *Episodes de la vie ésotérique 1780-1824*, Lyon, P. Derain, 1948, pp. 103-113.

⁴ Paris, Didier et Cie, 1865.

⁵ Op. cit., pp. 233-234. Les textes cités, parfois inexactement, sont les suivants : *Tableau naturel*, 1782, I, p. 136 (cf. p. 233) ; *L'Homme de désir*, ch. 220 (cf. pp. 233-234) ; *Œuvres posthumes*, I, p. 286 et p. 243 (cf. p. 234).

Les trois premiers textes cités par Pezzani sont cités et commentés par nous infra.

Quant au deuxième passage des *Œuvres posthumes* cité par Pezzani et qui figure t. I, p. 243, en voici le texte : « Les épreuves et les contrariétés auxquelles nous sommes soumis deviennent des croix pour nous, quand nous restons au-dessous d'elles ; elles deviennent des échelons et des moyens d'ascension quand nous nous tenons au-dessus. » Il faut un effort d'imagination dont je m'avoue incapable pour lire entre ces lignes un argument soit pour soit contre la réincarnation.

En outre, Pezzani donne en référence (pp. 234-235), deux passages encore des *Œuvres posthumes* (t. I, p. 100, et t. I, p. 99) où Saint-Martin déclare respectivement son « âge enfantin » et la « dispense » grâce à quoi il vint au monde. « Ces opinions, observe Pezzani, si étranges qu'elles paraissent, impliquent une ardente foi dans la pluralité et la solidarité des vies, comme dans la pénétration des mondes entre eux. » (p. 235). Ici encore, je crois une discussion inutile, car la base même en fait défaut à mes yeux.

1803), ont enseigné la réincarnation comme étant une nécessité logique et philosophique. »⁶

Où en est-il d'après Saint-Martin lui-même ?

L'avis des deux maîtres

D'abord, il ne paraît pas inutile de noter que les deux maîtres de Saint-Martin, Martines de Pasqually, le premier, et Jacob Boehme, le deuxième, n'ont ni l'un ni l'autre enseigné au théosophe d'Amboise, la réincarnation. Et pour cause.

Martines de Pasqually n'a jamais défendu la doctrine de la métempsycose : le fait est patent pour quiconque a étudié le *Traité de la réintégration des êtres*⁷. Mais il faut aller plus loin et constater une autre évidence : le système martinésiste exclut la métempsycose. Ainsi l'avait compris, à juste titre, l'instructeur des Cohen lyonnais qui déclarait en janvier 1774 : *Cette partie ignée [sc. le véhicule, le « corps astral » martinésien] qui anime l'être est retirée et se réintègre sans retour dans l'esprit de l'axe qui la produit. Ces productions ou émanations des esprits de l'axe ne peuvent être que temporelles et momentanées. Il n'appartient qu'au Créateur d'émaner de son sein des êtres spirituels intelligents et*

⁶ *La Réincarnation*, Lausanne, Editions rosicruciennes, 1949, p. 336. Bertholet emprunte à Pezzani le texte du *Tableau naturel* et les deux textes des *Œuvres posthumes* (cf. note précédente). Il y joint, p. 337, un autre fragment de *L'Homme de désir*, p. 50 de l'originale (1790), soit ch. 29, selon lequel il faut finir par être « ressuscité du temps ». Le contexte montre que cette expression ne réfère de près ni de loin à la doctrine de la réincarnation.

Le livre d'André Des Georges, *La réincarnation des âmes selon les traditions orientales et occidentales* (Paris, A. Michel, 1966) est sérieux et bien documenté. Il n'embrigade ni Martines de Pasqually ni Saint-Martin dans la cohorte des réincarnationnistes. Autre exemple de sa lucidité : « Vouloir rencontrer la doctrine de la transmigration des âmes dans l'Évangile est une erreur historique. » (p. 172).

En revanche, cette erreur, et celle de Pezzani et Bertholet à propos du *Philosophe Inconnu*, se retrouvent dans un livre commode pourvu qu'on y sépare l'ivraie du bon grain, c'est-à-dire les textes vraiment pertinents de ceux qui ne le sont qu'en illusion et que les auteurs amalgament avec les premiers : *Reincarnation. An East-West Anthology...*, compiled and edited by Joseph Head and S.L. Cranston, Wheaton, Ill., The Theosophical Publishing House, 1968 (1ère éd. The Julian Press, 1961). (Saint-Martin est indûment représenté, pp. 202-203, par le fameux passage des *Œuvres posthumes*, I, p. 286, référé supra, n. 5, dont le véritable sens apparaîtra infra et qui allègue les relais.)

Voir en annexe une bibliographie sommaire de la métempsycose, de la transmigration et de la réincarnation avec quelques remarques historiques et critiques de complément sur ces notions.

D'autre part, le thème de la réincarnation dans l'Évangile sera abordé, et une note annexe lui sera consacrée, sous l'incitation de Saint-Martin lui-même, quand celui-ci nous entretiendra d'Elie, de Jean-Baptiste et, en général, du retour des grands élus, dont ils sont.

⁷ Je ne puis donc m'accorder sur ce point avec mon ami Serge Hutin qui, dans les *Gnostiques* (Paris, P.U.F., 19-59), écrit : « Selon la gnose martinésiste », « le monde est un séjour infernal où l'âme est soumise à d'inexorables cycles de réincarnations successives » (pp. 116-117).

*permanents. Ce qui détruit le système absurde de la métempsycose*⁸. S'il est vrai, comme j'en ai montré la grande probabilité⁹ que le *Philosophe Inconnu* est l'auteur de l'instruction dont un extrait précède, cet extrait nous intéresse à un double titre : il témoigne, sur la métempsycose de l'opinion de Martines répercutée par Saint-Martin. Il traduit en tout cas la pensée du premier maître.

Jacob Boehme n'est pas davantage réincarnationniste : « il abandonne l'idée du purgatoire et proteste contre celle de réincarnation »¹⁰. Nous verrons tout à l'heure Saint-Martin s'accorder avec son ami Kirchberger pour juger que la métempsycose ne peut être intégrée à la théosophie Boehmienne. D'autre part, si certains partisans des sciences secrètes, comme disait Saint-Martin, voire d'aucuns qu'on dirait illuminés, tels Charles de Hesse et dom Pernéty, ont adopté, au XVIII^e siècle, la doctrine de la réincarnation¹¹, Saint-Martin, loin de subir leur influence et de les tenir pour maîtres si petits que ce fût, s'est opposé à eux, parfois en propres termes, et constamment par sa doctrine même, ainsi qu'il va s'avérer.

Une condamnation de principe

Au départ, en effet, il faut enregistrer une condamnation de principe. Saint-Martin assure que les spiritualistes au parti desquels ce diviniste se range en l'occurrence, sont proches de Platon, mais il ajoute : en rejetant toutefois sa métempsycose et toutes ces opinions qu'on lui prête et qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître comme bizarres¹².

Le texte est de 1800¹³. Mais dès 1775, dès son premier ouvrage l'élève docile de Martines avait exprimé une conclusion semblable : *C'est donc une erreur de croire que les principes, soit généraux, soit particuliers, des êtres corporels qui se dissolvent, aillent, après s'être séparés de leur enveloppe, animer de nouvelles formes, et que recommençant une nouvelle carrière, ils puissent vivre successivement*

⁸ Ap. Paul Vulliaud, *Les Rose-Croix lyonnais au XVIII^e siècle*, Paris, E. Nourry, 1928, p. 243.

⁹ Voir l'introduction à la réédition photomécanique *des Erreurs et de la vérité* (1775) in Saint-Martin, *Œuvres majeures*, Hildesheim, G. Olms, t. I, 1975, et les notes afférentes, dans le t. VII de la même série.

¹⁰ Alexandre Koyré, *La Philosophie de Jacob Boehme*, Paris, Vrin, 1929 (rééd, fac-sím., ibid., 1971), p. 488. Ce qui n'empêche pas le Dr Bertholet de placer aussi le cordonnier de Görlitz parmi les réincarnationnistes (op. cit., p. 315).

¹¹ *Episodes...*, op. cit., pp. 102-114.

¹² *Séances des Ecoles normales... Débats*, III, 1801 (rééd, photomécanique in *Œuvres majeures*, op. cit., t. V, à paraître en 1977), p. 86.

¹³ Sur la composition et la chronologie des textes de la *Controverse avec Garat*, cf. la *Bibliographie générale des écrits de Louis-Claude de Saint-Martin*, et les *Œuvres majeures*, t. V, op. cit.

plusieurs fois. Si tout est simple, si tout est un dans la nature et dans l'essence des êtres, il en doit être de même de leur action, et chacun d'eux doit avoir sa tâche particulière, simple et unique comme lui, autrement il y aurait faiblesse dans l'Auteur des choses, et confusion dans ses ouvrages¹⁴.

La raison en est : Si chacun de ces principes [sc. les principes innés des corps particuliers] n'a qu'une seule action et qu'à la fin de cette action, ils doivent tous rentrer dans leur source primitive, nous ne pouvons avec raison attendre d'eux de nouvelles formes, et nous devons conclure que les corps que nous voyons naître successivement, tirent leur origine et leur substance d'autres principes que de ceux dont nous avons vu l'action suspendue dans la dissolution des corps qu'ils avaient produits¹⁵.

Et parallèlement : Cette mutation apparente des formes ne doit plus nous séduire jusqu'à nous faire croire que les mêmes principes recommencent une nouvelle vie ; mais nous resterons persuadés que les nouvelles formes que nous voyons sans cesse naître et se reproduire sous nos yeux ne sont que les effets, les résultats et les fruits de nouveaux principes qui n'avaient point encore agi ; et nous aurons sûrement de l'auteur des choses l'idée qui lui convient, lorsque nous dirons que tout étant simple, tout étant neuf dans ses ouvrages tout doit y paraître pour la première fois¹⁶.

*En corollaire, mettons un autre texte, emprunté, celui-là, au second livre de Saint-Martin, le *Tableau naturel* ; il me semble éclairer les précédents : Nous devons combattre ici un faux système, renouvelé dans ces derniers temps, sur la nature des choses, dans lequel on suppose pour elles une perfectibilité progressive, qui peut successivement porter les classes et les espèces les plus inférieures aux premiers rangs d'élévation dans la chaîne des êtres ; de façon que, suivant cette doctrine, on ne sait plus si une pierre ne pourrait pas devenir un arbre ; si l'arbre ne deviendrait pas un cheval ; le cheval un homme ; et insensiblement un être d'une nature encore plus parfaite. Cette conjoncture dictée par l'erreur et par l'ignorance des vrais principes, ne subsiste plus dès qu'on la considère avec attention.*

Tout est réglé, tout est déterminé dans les espèces, et même dans les individus. Il y a, pour tout ce qui existe, une loi fixe, un nombre immuable, un caractère indélébile, comme celui de l'Être principe, en qui

¹⁴ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., p. 99.

¹⁵ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., p. 92. Par analogie : les corps ne se forment pas les uns des autres et ne sont pas que divers assemblages des mêmes matériaux, mais chaque être matériel a son principe un et simple (cf. - d° -, pp. 90-95).

¹⁶ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., p. 112.

*résident toutes les lois, tous les nombres, tous les caractères. Chaque classe, chaque famille a sa barrière, que nulle force ne pourra jamais franchir*¹⁷.

Le fixisme serait-il compatible avec la métempsycose ?

Par ce verdict métaphysique en trois parties, Saint-Martin la proscrit implicitement. Mais, pour le bien saisir, il convient d'en parcourir d'une part les attendus et d'examiner d'autre part l'application que le théosophe lui-même en a faite à la critique des thèses réincarnationnistes.

Car Saint-Martin traite de la métempsycose et se prononce à son endroit, c'est-à-dire à son encontre, mais c'est à la lumière de sa propre eschatologie.

2. LA VIE ANTERIEURE

L'émanation

D'où venons-nous ? La question semble maintenant deux fois légitime, puisqu'il s'agit ici d'interpeller Saint-Martin au sujet du système de la métempsycose, et que ce système prétend, lorsqu'il nous dit où nous allons, nous dire du même coup d'où nous venons ; toute incarnation s'insérant dans un cycle d'incarnations.

Un mot, selon Saint-Martin, *peut contribuer à jeter un nouveau jour [...] sur notre origine* et, ajoute-t-il, *sur notre nature*¹⁸, j'ajouterai : sur notre destination. C'est un mot cher à Martines, dont Saint-Martin l'a reçu : *émanation*. L'homme est émané du principe suprême.

Qu'est-ce que l'émanation ? Résignons-nous à ne pouvoir jamais en comprendre le mode.

Ce qui sera à jamais interdit à notre pénétration et dérobé à nos lumières, c'est la science du mode de notre émanation ou de notre génération dans l'unité divine. Ce voile est posé sur nos yeux parce que l'œuvre de notre émanation étant réservée uniquement à ce suprême principe que nous avons le bonheur de pouvoir appeler notre père, la connaissance du mode de cette œuvre doit lui être réservée aussi, sans quoi, si nous avions comme lui cette connaissance, nous n'aurions pas eu besoin de lui pour exister, nous aurions pu opérer la même œuvre, ou la

¹⁷ *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers* (1782 ; rééd. photomécanique in *Œuvres majeures*, op. cit., t. II, 1976), t. I, pp. 43-44.

¹⁸ Cf. *Tableau naturel...*, op. cit., t. I, p. 65.

même émanation que lui, et nous serions Dieu comme lui. (L'ordre des générations matérielles ne doit pas être compté ici pour quelque chose, puisqu'il est circulaire comme tout ce qui est créé et sorti du centre universel ; car étant circulaire, il est naturel que ses fruits s'élèvent lorsque ses germes descendent, et que, se rencontrant dans leur cours au même point de la roue, toutes les connaissances de leur ordre leur deviennent nécessairement communes). En outre, c'est au moyen de ce voile posé sur nos yeux que le souverain principe de notre être devient un éternel objet de nos hommages, et a des droits réels à notre vénération ; car, indépendamment de cette faveur insigne qu'il nous a faite de pouvoir, par notre existence, sentir sa propre vie divine, nous sommes forcés de reconnaître sa supériorité sur nous par cette propre existence qu'il nous a donnée, et par l'évidente impossibilité où nous sommes de pénétrer dans son secret sur ce point important. Joignons à cela l'espérance ou plutôt la certitude d'augmenter éternellement les félicités dont il nous a rendus susceptibles en nous donnant l'être, si nous savons nous tenir devant lui dans l'humble soumission qui est due au saint et universel dominateur de toutes choses. Nous aurons dans le sentiment de notre sublime origine, dans notre profonde ignorance du mode de notre émanation, et dans notre véritable intérêt spirituel tous les motifs qui nous sont nécessaires pour honorer notre divin principe, pour trembler devant sa redoutable puissance, et pour aimer ardemment les biens inépuisables qu'il ne demande pas mieux que de verser abondamment dans nos âmes ; car ce sont là les conditions fondamentales qui constituent véritablement l'homme religieux et le serviteur fidèle à son maître¹⁹.

C'est la leçon des nombres sur le thème ; en fait, la moitié de la leçon. Car, si la loi des nombres nous interdit absolument la connaissance du mode de notre émanation, *ils doivent nous offrir un témoignage évident et démonstratif que nous sortons directement de Dieu ; car, sans ce témoignage démonstratif lorsque nous appelons Dieu notre père, nous prononcerions des paroles qui n'auraient pas un sens complet pour l'intelligence, quoique l'âme pure et pieuse pût éprouver en soi toute la douceur de ce beau nom. Aussi cette preuve existe dans les nombres et ajoute à toutes celles que l'on peut trouver dans la métaphysique. Dieu, aussi infini dans sa sagesse que dans son amour, n'a pas voulu laisser sortir de lui l'âme humaine sans lui donner pour compagne une clarté salutaire, au nom de laquelle il peut exiger de nous l'hommage respectueux qu'il a droit d'attendre de sa créature [...].*

¹⁹ *Des Nombres*, § I. (Ed. 1843, pp. 13-14).

Cette preuve, toutefois, est entièrement à part de la marche arithmétique que l'on fait suivre vulgairement aux nombres, et c'est parce que cette preuve est vive que les voies arithmétiques ne lui conviennent point. Par la même raison que l'élévation des puissances dans l'arithmétique n'est qu'une addition répétée, l'extraction des racines n'y est également qu'une soustraction répétée ; et dans cet ordre de calcul on va des racines aux puissances, et on revient des puissances aux racines, sans nombrer les objets, et sans faire autre chose que les compter. Aussi n'y trouve-t-on que des sommes et jamais de nombres. La preuve en question suit une marche opposée²⁰.

Qu'est-ce que l'émanation ? Cette question-là n'est pas non plus tout à fait insoluble, sauf à mal l'aborder. Ce qu'on commet d'ordinaire. Mal signifie, au cas présent ainsi qu'en maint autre, conforme à l'un des aspects du mal : matériellement.

Si, en effet, l'idée d'émanation a tant de peine à pénétrer dans l'intelligence des hommes, ce n'est que parce qu'ils ont laissé matérialiser tout leur être. Ils ne voient dans l'émanation qu'une séparation de substance, telle que dans les évaporations des corps odorants, et dans les divisions d'une source en plusieurs ruisseaux : tous exemples pris de la matière, dans lesquels la masse totale est réellement diminuée, quand quelques parties constituantes en sont retranchées²¹. Même l'image du feu, qui semble produire une multitude de feux semblables à lui, sans cesser d'être égal à lui-même²², fait partie de ces comparaisons si abusives²³ que l'homme sage ne doit s'y arrêter. Les preuves prises dans la matière, sont-elles très insuffisantes pour démontrer Dieu et, par conséquent, pour nous démontrer l'émanation de l'homme hors du sein de la Divinité.

Mais puisque nous avons déjà découvert dans l'homme les preuves du Principe qui l'a constitué ce qu'il est, c'est dans l'homme lui-même, c'est dans l'esprit de l'homme que nous devons trouver les lois qui ont dirigé son origine²⁴.

Que nous annoncera-t-il donc, en le considérant sous ce point de vue ?²⁵. Saint-Martin développe alors une comparaison ou plutôt dégage une analogie, car l'origine divine de l'homme confère à ses activités éminentes un caractère analogue à l'activité de Dieu lui-même.

²⁰ - *d° -*, § I. (Ed. 1843, pp. 14-15).

²¹ *Tableau naturel...*, op. cit., I, pp. 65-66.

²² - *d° -*, I, p. 66.

²³ - *d° -*, I, p. 67.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*

Lorsque je produis extérieurement quelque acte intellectuel, lorsque je communique à l'un de mes semblables la plus profonde de mes pensées, ce mobile que je porte dans son être qui va le faire agir, peut-être lui donner une vertu ; ce mobile, dis-je, quoique sorti de moi, quoiqu'étant, pour ainsi dire, un extrait de moi-même et ma propre image, ne me prive point de la faculté d'en produire de pareils. J'ai toujours en moi le même germe de pensées, la même volonté, la même action ; et cependant j'ai en quelque façon donné une nouvelle vie à cet homme, en lui communiquant une idée, une puissance qui n'était rien pour lui, avant que j'eusse fait, en sa faveur, l'espèce d'émanation dont je suis susceptible. Nous souvenant toutefois qu'il n'y a qu'un seul Auteur et Créateur de toutes choses, on verra pourquoi je ne communique que des lueurs passagères ; au lieu que cet Auteur universel communique l'existence même, et la vie impérissable.

Mais, si dans l'opération qui m'est commune avec tous les hommes, on sait évidemment que les émanations de mes pensées, volontés et actions n'altèrent en rien mon essence ; à plus forte raison la vie divine peut se communiquer par des émanations : elle peut produire, sans nombre et sans fin, les signes et les expressions d'elle-même, et ne jamais cesser d'être le foyer de la vie²⁶. Rien, aux yeux de Saint-Martin, n'égale la douceur de cette génération éternelle, où tous les êtres se succèdent en paix et d'une manière insensible.

Parmi ces êtres, l'homme. Son émanation particulière et la chute qui s'ensuit impliquent la réminiscence, l'inégalité des conditions sociales et la réintégration. Ce sera le sujet des pages à venir dans les prochains numéros.

*
* *

Parmi ces êtres issus de l'éternelle génération, parmi ces vertus, ces agents, dont Saint-Martin emprunte à Martines, avec le concept, la taxinomie et la pneumatonymie, parmi ces esprits : l'homme.

L'homme dernier émané, d'où son nom «mineur», mais supérieur, majeur, si j'osais dire, des autres esprits, quant à la mission et au pouvoir ; mineur selon la chronologie, majeur dans la hiérarchie. Aux sujets demeurés fidèles de la cour divine qu'ils constituaient, le mineur avait droit de commander pour en obtenir l'aide dans sa tâche spécifique :

²⁶ - *d°* -, I, pp. 68-69.

geôlier ensemble que rééducateur des esprits révoltés et conséquemment emprisonnés dans le monde matériel à cette fin créé.

Ces mauvais anges avaient été tentés de s'égaliser à Dieu. L'homme cèdera à la même tentation, qu'eux-mêmes, par l'effet de la jalousie et du prosélytisme, auront induite en lui. Mais aucun esprit, quel que soit le nombre qu'il porte (c'est-à-dire la marque de ses facultés, le chiffre de son degré), et ce nombre fût-il le quaternaire divin qui caractérise l'homme, aucun esprit ne se pourra hausser jusqu'à la déité, car, tout simplement, aucun n'est égal à Dieu, et l'Infini seul réussit à combler un abîme infini. Encore est-ce à sa discrétion et pour autant que l'homme est capable.

Quant à la crainte de ravalier ce Principe suprême, en portant jusqu'à lui notre origine, nous avons dans notre émanation même, de quoi nous en préserver, puisque toutes les productions sont inférieures à leur principe générateur, puisque nous ne sommes que l'expression des facultés divines et du nombre divin, et non pas la nature même de ces facultés et de ce nombre qui est le caractère propre et distinctif de la Divinité.

Ceci doit tranquilliser sur la grandeur exclusive du Principe suprême et sur sa gloire. A quelque point que nous montions, il sera éternellement et infiniment au-dessus de nous, comme au-dessus de tous les êtres²⁷.

Il faut donc exorciser ce délire, où l'imagination fantasque soumettrait une conduite impie et folle, de croire que l'émanation confère l'égalité. Au contraire, l'idée d'émanation implique l'infériorité par rapport au principe qui produit, qui émane. A quoi prétendrons-nous, sinon à exprimer le nombre divin ? Nous n'avons donc point part à la nature de Dieu. Car ce nombre, s'il est le caractère propre de la Divinité, ne devient nôtre que par délégation, par grâce, et la grâce ne peut enfreindre la loi suprême (de quoi la grâce même découle). Dieu, dans son essence, fut, est, et sera à jamais - il est, dans son éternité -, infiniment au-dessus de l'homme, comme au-dessus de tous les êtres. On ne saurait exclure avec plus de finesse ni de géométrie le panthéisme. Il importera de s'en souvenir lorsque, s'agissant de la destination de l'homme et de ses voies, se posera -- on devine quelle solution est exclue d'avance -- le problème de la divinisation, au vrai de la redivinisation, d'une divinisation perfectionnée.

Bref, l'homme est *une pensée de Dieu*. Il n'est pas *la pensée-Dieu*²⁸.

²⁷ *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers* (1782 ; rééd. photomécanique in *Œuvres majeures*, Hildesheim, G. Olms, t. II, 1977), t. I, p. 74.

²⁸ *Ecce homo* (1792 ; rééd. photomécanique in *Œuvres majeures*, op. cit., t. IV, à paraître), p. 18.

Chaque âme individuelle est émanée de Dieu. Au moment même que la chair conçoit, ce ne sont pas les parents, ce n'est pas l'homme qui crée l'esprit de l'homme. Mais la génération matérielle n'expose pas non plus la pureté de l'Être suprême à la moindre tache ; elle ne le contraint pas. Dieu est le grand articulateur de l'univers.

Sans doute, le Créateur, étant infini, peut, comme il l'a pu -- il peut, comme il est, toujours -- émaner, suivant son bon plaisir, de nouvelles intelligences humaines qui soient postérieures aux premières. Mais il existe, pour ainsi dire, une réserve d'âmes, dans leur cercle particulier. De ce lieu d'attente, elles descendent, chacune à son tour, pour s'incorporer. Les âmes préexistent, c'est un thème récurrent de l'Homme de désir.

Or, ces âmes sont en pâtiment, souillées mais non pas coupables. Le trait a longue portée. Remarquons-le, nous y reviendrons.

Cependant, les circonstances où Adam fut émané et comment le furent, le sont toutes les âmes individuelles, Jean-Baptiste Willermoz va nous éclairer là-dessus, dans la ligne droite de Martines que suit Saint-Martin. (Entre crochets dans son texte, quelques notes miennes.)

Adam, donc, Adam, notre père, qui, en personne, fautera et chutera ; disons mieux (mais il fallait heurter d'abord) : Adam, qui commettrait, en personne je le répète, le crime primitif (le péché originel dans l'écho des catéchismes) et en subirait, personnellement, la peine d'exil ; Adam «a été émané dans l'immensité surcéleste avec une multitude innombrable d'intelligences humaines formant jusque-là l'universalité de sa classe ; je dis l'universalité et non pas *toutes* parce que le Créateur, étant infini, a pu et peut encore, quand il lui plaît, émaner de lui de nouvelles intelligences humaines postérieures aux premières pour former ensemble la classe des intelligences humaines. [L'essentiel est qu'il n'y est jamais forcé, sauf par sa propre volonté immédiate, et hypothétiquement.] On ne peut y comprendre l'âme humaine de Jésus-Christ qui toute seule fait une classe à part, ni peut-être aussi celle de la Vierge Marie qui est une âme humaine privilégiée. [Sur ce dernier point, je crois entendre Willermoz, guère Martines.] Adam fut le premier et le seul émancipé de son cercle pour venir habiter le centre des quatre régions célestes de l'univers créé, y connaître et y exercer la mission divine dont il allait y être chargé [ce n'était rien de moins que le vicariat de Dieu même, avec l'assistance des autres esprits émancipés, à lui néanmoins inférieurs, et pour la molestation des mauvais], y restant en correspondance de *pensée* et de *volonté* avec les autres êtres de la classe, qui ne pouvaient pas être encore en correspondance *d'action* avec eux [sic pour lui ?], puisqu'ils n'étaient point encore émancipés

pour opérer librement et sciemment aucune action, et ne pouvaient l'être qu'après avoir obtenu de Dieu à leur tour leur émancipation temporelle, lorsqu'Adam la lui aurait demandée à leur tour pour venir l'aider dans ses fonctions. Adam, tenté et séduit par le démon, pèche gravement dans ses facultés de *pensée*, de *volonté*, et d'*action*. La multitude innombrable de sa classe en acquiert au même instant connaissance et pèche autant qu'elle en est capable. Les uns la repoussent de toute leur volonté, d'autres y adhèrent plus ou moins, d'autres aussi y adhèrent de tout leur vouloir. Ne pourrait-on pas voir dans les premiers les *Justes* ou les *Prédestinés* ou les *Bénis de mon Père*, dans les seconds la tourbe des humains entraînés par les plaisirs et les séductions du monde et dans les troisièmes les plus grands coquins, les plus grands scélérats des divers siècles ? [Ce point d'interrogation confirme le caractère hypothétique du propos qu'il achève. Saint-Martin, on le verra ; doute que les autres âmes humaines aient péché, quoiqu'il ne doute pas de la souillure qu'elles reçurent et que Willermoz, maintenant, déclare.]

« Toute la classe est donc souillée par la prévarication de l'homme [très exactement d'Adam] les plus justes restent chargés d'une grande solidarité pour les plus coupables, et il faudra que tous en acquittent leur part par leur séjour plus ou moins prolongé dans l'incorporation matérielle et dans la mort corporelle qu'ils devront subir, comme dans les peines expiatoires et purificatoires que la Miséricorde leur destine après leur mort »²⁹. Et qui n'a rien à voir avec la métempsycose...

Récapitulons.

Saint-Martin cite Jérémie, I, 5 : « *Je vous ai connu avant que je vous eusse formé dans le sein de votre mère.* » (*Cela peut aider à terminer les disputes sur l'âme préexistante*³⁰). Pour Martines de Pasqually et pour ses disciples, dont Willermoz et, au premier chef, Saint-Martin, la dispute est close avant que d'être ouverte. Les âmes humaines, émanées de Dieu, préexistent à la génération des corps de matière où elles seront emprisonnées, jetées.

L'Homme de désir, observions-nous, y insiste. Or, entre les deux éditions de ce livre, Saint-Martin a découvert Boehme. La seule correction de fond qu'il apportera au texte original vise à préciser, grâce au cordonnier illuminé, la solution martinésienne du problème redoutable de la génération des âmes. Voici le passage où le dernier paragraphe a été ajouté, plus de dix ans après. Il met en cause l'homme individuel. Celui-ci doit se définir, et se réaliser, comme homme-esprit.

²⁹ Lettre à Jean de Türkheim, 12-18 août 1821, ap. J.-B. Willermoz, *Les Sommeils*, éd. E. Dermenghem, Paris, La Connaissance, 1926, pp. 152- 153.

³⁰ *Pensées sur l'Écriture sainte*, n° 82, L'initiation, janvier-mars 1965, p. 50.

Par quelle construction l'est-il, qui retentira sur son mode de réalisation ?

Mais l'un dit : Vous ne pouvez le faire naître de l'âme de l'homme, comme le prétendent ceux qui se pressent de juger, parce qu'il n'y a qu'un seul être qui puisse donner la vie immortelle et impérissable.

Un autre dit : Voudriez-vous le faire naître de Dieu, dans le moment où l'homme accomplit la loi grossière de sa reproduction matérielle ? Pourriez-vous souiller à ce point la majesté suprême, que de la faire concourir elle-même avec l'avalissante brutalité de la matière ?

Selon un troisième, ces deux difficultés classent les âmes humaines dans un lieu d'attente, d'où elles peuvent sortir à leur tour, pour s'incorporer ; sans que ce soit l'âme de l'homme qui les crée, et sans que la sublime pureté de l'Eternel soit exposée à la moindre tache.

Et il ajoute : Ce lieu d'attente ne peut-il pas se regarder comme leur état d'enfance ? Et lorsqu'elles en sortent, n'est-ce pas pour s'élever à un état plus parfait ; et pour se réunir un jour, si elles en sont dignes, au souverain Etre, dont le péché les a séparées ? Homme terrestre et corporel, ta loi est semblable.

Selon Jacob Boehme, l'âme humaine produit le germe, ou les essences spirituelles, et non pas l'esprit tout formé. Pesez sa doctrine ; elle paraît concilier bien des difficultés³¹.

Tout homme en ce monde, par le fait qu'il y est sans en être (ainsi que le royaume annoncé par Jésus-Christ), témoigne de son *effroyable transmigration*, le mot figure dans le *Ministère de l'homme-esprit*, et un seul soupir de l'âme humaine ne suffirait-il pas à la prouver ?

Mais la préexistence, c'est d'avoir existé auparavant. Pourquoi ne me souviens-je pas de mon existence préincorporelle ? D'abord, il n'est pas question que je puisse me souvenir de l'Eden. Seul Adam y a vécu. Le mythe de l'âge d'or -- Saint-Martin l'a souligné -- signifie un espoir ; il ne traduit pas une image rappelée en ma mémoire.

Puis la mémoire de mon passé immatériel (auquel passé l'Eden n'appartient pas), les conditions matérielles de ma vie présente la paralysent. Dans l'état spirituel qui succédera à celui-ci, je me souviendrai des faits advenus tandis que j'étais incorporisé. Mais, aujourd'hui que je le suis, impossible de me rappeler mon état purement spirituel. Car la matière empêche l'esprit, mais l'esprit domine la matière. *Ainsi, il n'est pas étonnant que la matière ne se souvienne de rien de ce qui est spirituel, tandis que l'esprit peut se souvenir de tout ce qui est*

³¹ *L'Homme de désir*, ch. 97 ; cf. l'édition établie et présentée par Robert Amadou, Paris, Bibliothèque 10/18, 1973, pp. 139-140. Rappelons que la première édition est de 1790 et la nouvelle de 1802 (rééd. photomécanique de cette dernière in *Œuvres majeures*, op. cit., t. III, 1977).

*matériel. Nous devons ici-bas ignorer tout ce qui s'est passé antérieurement ; tandis qu'au contraire nous devons savoir, là-haut, tout ce qui se sera passé ici-bas*³².

Craignons d'oublier cette vérité même.

*Ma vie terrestre, tu as beau être le tombeau de mon esprit, je ne douterai jamais que je n'aie existé avant de venir sur ce théâtre d'expiation. [...] Mon ignorance ne prouvera donc rien contre les temps qui ont précédé ma vie terrestre, et je me rappellerai toujours que la matière a pouvoir sur l'esprit jusqu'à lui servir de ténèbres*³³.

Mais parce que je vécus autrefois et autrement, et même si une conjoncture fâcheuse m'interdit sans appel de repasser les images de ma préexistence, advient le phénomène, inconscient dans son processus, de la réminiscence. La réalité de ma vie antérieure dénonce aussi le lien causal qui peut unir ma fortune actuelle, ou certains de ses aspects, à mon passé anté-terrestre. Enfin, de mon origine, ne puis-je déduire quelque chose de ma destination ?

La réminiscence de l'âme, écrit Saint-Martin, *prouve son ancienneté, son origine et son activité*³⁴. De quoi stimuler notre recherche qui, du passé remémoré, débouchera sur le présent et sur l'avenir de l'homme : de l'émanation et de la préexistence à la réminiscence, à la condition de l'homme déchu, à la réintégration.

La réminiscence

De l'émanation découle la réminiscence. *Au lieu d'apprendre, nous ne faisons que nous rappeler, pour ainsi dire, ce que nous savions déjà, et qu'apercevoir ce qui n'avait jamais cessé d'être devant nous*³⁵. Il est vrai : toutes nos inventions ne sont, en quelque sorte, que des réminiscences, parce que l'homme conserve, sur cette terre, des souvenirs de son existence précédente, je veux dire de l'existence antérieure à sa présente incarnation. Mais -- contre l'exégèse spirite de cette dernière phrase -- notre existence antérieure n'était pas une incarnation, de même que notre existence *post mortem* ne devra pas non plus être imaginée sur le modèle de la vie terrestre.

Quel est donc le sens du phénomène de la réminiscence ? Saint-Martin procure la réponse en une page si belle, si claire, si dense que nous la relirons tout entière :

³² *Mon livre vert*, n° 297.

³³ *L'Homme de désir*, op. cit., ch. 91, p. 133.

³⁴ *Mon Livre vert*, n° 513.

³⁵ *Tableau naturel...*, op. cit., I, 104.

Si nous sommes émanés d'une source universelle de vérité, aucune vérité ne doit nous paraître nouvelle ; et réciproquement, si aucune vérité ne nous paraît nouvelle, mais que nous n'y apercevions que le souvenir ou la représentation de ce qui était caché en nous, nous devons avoir pris naissance dans la source universelle de la vérité.

Nous voyons, dans les lois simples et physiques des corps, une image sensible de ce principe, que l'homme n'est qu'un être de réminiscence.

Lorsque les germes matériels produisent leur fruit, ils ne font que manifester visiblement les facultés ou propriétés qu'ils ont reçues par les lois constitutives de leur essence, Lorsque ces germes, lorsque le gland, par exemple, étant parvenu à son existence individuelle, était suspendu à la branche du chêne qui l'avait produit, il était, pour ainsi dire, participant à tout ce qui s'opérait dans l'atmosphère ; puisqu'il recevait les influences de l'air ; puisqu'il existait au milieu de tous les êtres vivants corporellement : qu'il était en aspect du soleil, des astres, des animaux, des plantes, des hommes ; en un mot, de tout ce qui agit dans la sphère temporelle.

Il est vrai qu'il n'était présent que passivement à toutes ces choses, parce qu'il n'avait qu'une existence inactive, liée à celle du chêne ; et que n'ayant point encore une vie distincte de celle de son principe, il vivait de la vie de ce principe, mais sans pouvoir rien opérer.

Lorsque ce gland, parvenu à la maturité, tombe sur la terre, ou est placé dans son sein par la main de l'homme, et qu'ayant produit un arbre, il vient à manifester ses propres fruits, il ne fait que répéter ce qui avait déjà été opéré par l'arbre même dont il est provenu ; il ne fait que remonter par ses propres facultés, au point d'où il était descendu ; que renaître dans la région qu'il avait occupée précédemment ; en un mot, que se produire, parmi les mêmes choses, parmi les mêmes êtres, parmi les mêmes phénomènes, dont il avait déjà été environné.

Mais il y a alors une différence frappante : c'est que dans ce second état, il existe d'une manière active, étant agent lui-même ; au lieu que dans le premier, il n'était que passif, et sans action distincte de celle de son principe.

Nous pouvons penser la même chose de l'homme intellectuel. Par sa primitive existence, il a dû selon la loi universelle des êtres, tenir à son arbre générateur ; il était, pour ainsi dire, le témoin de tout ce qui existait dans son atmosphère ; et comme cette atmosphère est autant au-dessus de celle que nous habitons que l'intellectuel est au-dessus du matériel, de même les faits auxquels l'homme participait, étaient incomparablement supérieurs aux faits de l'ordre élémentaire ; et la

différence des uns aux autres, est celle qu'il y a entre la réalité des êtres qui ont une existence vraie et indélébile, et l'apparence de ceux qui n'ont qu'une vie dépendante et secondaire. Ainsi, l'homme étant lié à la vérité, participait, quoique passivement, à tous les faits de la vérité.

Après avoir été détaché de l'arbre universel, qui est son arbre générateur, l'homme se trouvant précipité dans une région inférieure, pour y éprouver une végétation intellectuelle, s'il parvient à y acquérir des lumières, et à manifester les vertus et les facultés analogues à sa vraie nature, il ne fait que réaliser et représenter par lui-même ce que son Principe avait déjà montré à ses yeux : il ne fait que recouvrer la vue d'une partie des objets qui avaient déjà été en sa présence ; que se réunir à des êtres, avec lesquels il avait déjà habité ; enfin, que découvrir de nouveau, d'une manière plus intuitive, plus active, des choses qui avaient déjà existé pour lui, dans lui et autour de lui³⁶.

La réminiscence n'est pas mes souvenirs illusoires. Platon parlait de contempler les Idées ; Saint-Martin de s'alimenter à la sève de notre arbre générateur et d'être le témoin de tout ce qui existait dans son atmosphère. Anes aux reliques, ainsi que l'esclave accouché par Socrate d'un théorème géométrique, nous n'avons qu'un espoir, et c'est aussi notre gloire : que l'homme redevienne ce qu'il fut, en mieux. De se régénérer, de se réintégrer. De se réintégrer par la régénération.

Or, l'homme est déchu. Est-il déchu parce qu'il a péché ? Oui, en un sens. Mais rectifions avant de fixer ce sens : l'homme est déchu à cause du crime primitif. Qu'est-ce que le crime primitif, et quel homme a donc péché, et quel homme est donc déchu -- le comment, le pourquoi, inscrits dans la vie antérieure, de notre vie présente aux conditions Individuelles si inégales --, dans le prochain numéro de l'initiation nous entendrons Saint-Martin à ces sujets.

*

* *

Le prince Charles de Hesse-Cassel (1744-1836), nous l'avons dit en commençant, croyait à la métempsycose. Il y croyait parce qu'il croyait à la rotation des âmes et comme à l'une des possibilités offertes, ou plutôt imposées, le cas échéant, aux âmes en rotation³⁷. La métempsycose

³⁶ - d° - I, 70-73.

³⁷ Cf. G. Van Rijnberk, *Episodes ...*, op. cit., pp. 95-114. « Cette doctrine, écrit le prince, me fut donnée tout à coup il y a plus de trente ans [sc. ca 1791] de la manière la plus singulière par le Seigneur, qui m'enseigna ensuite tous les corps par où j'avais passé » (p. 105).

frappe si fort l'imagination que les contemporains du prince ont surtout retenu de son eschatologie, cet aspect-là.

Or, parce que Charles de Hesse avec quelques amis -- l'Ecole du Nord, comme on dit parfois un peu vite -- professe la croyance en la métempsycose, le sujet va revenir, en termes exprès, sous la plume de Saint-Martin.

C'est Kirchberger qui met la question sur le tapis. Il a su que Lavater s'était formé de l'Ecole du Nord l'opinion la plus avantageuse, sauf sur un point : « La seule chose qui embarrassait infiniment notre ecclésiastique, écrit-il à Saint-Martin, le 24 décembre 1793, c'était une doctrine singulière qu'il trouve établie dans ce cercle : la doctrine de la rotation des âmes. Tous les hommes qui vivent actuellement, lui dirent les membres de cette école de nouveaux pythagoriciens, ont déjà vécu sous plusieurs formes et plusieurs noms différents ; les hommes les plus saints sont obligés de paraître encore une fois dans ce monde sous la forme des hommes les plus communs »³⁸. Et Kirchberger avoue qu'il partage l'embarras de Lavater : cette doctrine ne lui « paraît point analogue à l'esprit de notre ami B. [sc. Jacob Böhme]. » (p. 112)

Saint-Martin répond à Kirchberger, le 6 janvier 1794, en soulignant les rapports qu'il a discernés entre l'Ecole du Nord et l'école avignonnaise de dom Pernéty (p. 112), où -- ajoutons-le -- on recevait la doctrine de la métempsycose³⁹. Puis, il accueille l'occasion de définir sa pensée sur cette doctrine. Il le fait ainsi :

Quoique tous les caractères de cette nouvelle branche [sc. L'Ecole du Nord] ne me paraissent pas défectueux, cependant, il me semble que cela pourrait devenir encore plus central ; et ce sont nos lectures chéries

Signalons, car elle est peu connue, la traduction française du classique de la kabbale en la matière : Isaac Loriah, *Traité des révolutions des tmes, traduit pour la première fois en français par Édouard Jégut et précédé d'une introduction par Paul Sédir*, Paris, 1905 (tiré à cent cinquante ex.)

³⁸ *La Correspondance inédite de L.-C. de Saint-Martin [...] et Kirchberger [...]*, Paris, E. Dentu, 1862, p. 111. Toutes les citations à venir des lettres de Saint-Martin et de Kirchberger sont tirées de cet ouvrage auquel on référera désormais, dans le texte même et entre parenthèses, par le nombre de la page.

³⁹ Cf. J. Bricaud, *Les Illuminés d'Avignon*, Paris, E. Nourry, 1927, pp. 34-35, qui cite notamment les *Mémoires sur les énigmes* (1773) de Pernéty :

« On a défini la métempsycose une translation de l'âme d'un être vivant dans le corps d'un autre individu qui n'était vivant qu'en puissance. On dit que Pythagore puisa le système de la métempsycose dans les instructions qu'il reçut des prêtres d'Egypte ; mais ni ceux-ci, ni les académiciens grecs, disciples de Pythagore, n'entendirent par ce terme de translation de l'âme intelligente d'un homme dans le corps d'un autre homme ou d'un animal ; mais la translation ou plutôt la transfusion totale ou partielle de l'âme animale ou animante d'un être dans un autre être, que la nature a formé de nouveau, pour lui donner une vie conforme à sa manière d'exister, suivant son genre ou son espèce. Tout se résout en ce dont il est composé, tout retourne à son principe. Chaque individu est en puissance dans le monde avant que de paraître sous sa forme individuelle et retournera dans son temps et à son tour au même point d'où il est sorti, pour renaître sous la même forme, ou sous une forme différente ».

qui m'apprennent à penser ainsi. Alors la doctrine qui est régnante dans ce cercle, se purgera de la partie de la métempsycose des âmes, système qui ne manque jamais d'être enseigné dans les écoles inférieures, et qui l'est journellement par nos somnambules, mais qui ne convient à aucun des grands principes de la théorie spirituelle divine, à moins que vous n'appeliez métempsycose le retour possible et répété des grands élus de Dieu, tels qu'Hélie, Hénoch, Moïse, etc. qui peuvent bien, en effet, paraître à différentes époques pour constater et concourir sensiblement à l'avancement du grand œuvre, parce que le bien coule toujours par les canaux qu'il s'est choisis; mais le mal et la souillure trouvent, en sortant de ce monde, de nouvelles régions plus vives que la terre, et qui nous purifient ou nous souillent encore davantage, de manière que les épreuves terrestres ne pourraient plus être suffisantes pour le degré où nous nous trouvons ; ce qui me détermine, plus que jamais, à regretter cette espèce de métempsycose, qui me paraît n'être qu'un reflux des diverses facultés sidériques que la zone astrale fait passer sur nous, et qui, par-là, nous montre à nous-mêmes, sous les différentes formes qu'elle nous imprime et qui ne nous appartiennent pas plus que les noms, les titres et les différentes décorations des rôles de théâtre ne sont propres à l'acteur qui en est revêtu pour le moment. Une lettre ne me permet pas de m'étendre plus loin sur cet objet (pp. 112-113).

Le 15 janvier, Kirchberger jette, à propos de Nette Lavater, une remarque : « Cette fille, écrit-il, est un ange, mais comme elle ne croit pas plus à la métempsycose que vous et moi, elle se trouve sur tout cela dans la plus grande perplexité » (p. 116). Mais Saint-Martin feint de ne pas voir la perche ainsi tendue.

Aussi Kirchberger que le sujet semble troubler fort (tout ce qui touchait au sensible ne le troublait-il pas ?), revient à la charge, le 30 avril : « Cette Ecole du Nord pousse l'idée de la métempsycose si loin qu'elle prétend que saint Jean vit encore avec eux corporellement. Ils ont même annoncé que vraisemblablement il fera un voyage à Zurich, pour visiter le père de notre jeune personne [sc. J.C. Lavater]. Jugez de là à quoi ils en sont » (p. 127). Les élèves de l'Ecole en cause jouissent d'un oracle ; ils ont donc interrogé celui-ci, continue Kirchberger, sur la question de savoir s'il y a « un passage dans l'Écriture sainte qui prouve incontestablement la métempsycose ? » L'oracle répond : « Oui et non. [L'oracle était traditionaliste.] Cela veut dire que, pour quelques-uns, il se trouve des passages dans le vieux Testament, mais pas pour tous. Alors, ils continuent : « Est-ce qu'il y en a dans le Nouveau Testament ? » De

oui en non, et de non en oui, l'oracle finit par répondre à cette dernière question en indiquant Matthieu, XI, 14 (p. 128)⁴⁰.

Saint-Martin ne se laisse pas éblouir par ces prestiges. Il en a vu d'autres. Mais il refuse d'entrer dans le jeu de Kirchberger, et se contente de lui répondre, le 14 mai 1794 : Ce que vous m'en dites de nouveau [sc. de l'Ecole du Nord] ne change rien du tout à ce que je vous ai écrit sur cet article, et je vous y renvoie sans inquiétude (p. 130).

Enfin, le 23 du même mois, Saint-Martin met un point final à la discussion par ces mots : Leur erreur sur la métempsycose a un fondement qui la rend excusable ; et Jeanne Leade plaiderait pour eux⁴¹ : mais les hommes se pressent toujours trop d'aller de la possibilité au fait ; et ceux en question n'ont pas calculé à quel prix s'achètent les faveurs dont ils parlent. Ne me questionnez pas sur cela, une lettre serait insuffisante pour vous répondre (p. 133).

Saint-Martin exprime une réserve, admet une apparence d'exception à sa condamnation générale de la métempsycose. Cette

⁴⁰ Ce verset transmet un oracle de Jésus sur le Baptiste : « Et si vous voulez comprendre, il est cet Elie qui doit venir ». Allusion évidente à Mal. IV, 5 : « Je vous enverrai le prophète Elie avant que vienne le grand et redoutable jour de l'Eternel ». (Cf. sur les traditions élianiques, ici topiques, la somme publiée par les *Etudes carmélitaines*, « Elie le prophète », Paris, Desclée de Brouwer, 1956, 2 vol.),

Jésus lui-même, par l'oracle susdit, entendait-il que Jean-Baptiste était Elie revenu, au sens le plus littéral et le plus matériel (ainsi que l'entendaient sans doute de nombreux auditeurs), ou bien que Jean-Baptiste tenait le rôle de précurseur que Malachie avait attribué à Elie revenant ? Bref, Jean-Baptiste était-il, selon Jésus, Elie *reditus* (*redivivus* serait ambigu), ou bien un prophète « *in spiritu et virtute Eliae* » (selon l'expression de Lc., I, 17) ?

La dernière opinion semble avoir été celle de Saint-Martin, qui écrit : *Dans tout ceci, il y aurait des apparences de métempsycose. Car Elie, enlevé sous Joram, fils d'Achab, est donné comme reparaissant dans Jean-Baptiste et doit encore être tué par la bête. (Mais Jean-Baptiste, quoiqu'annoncé par le Messie comme étant Elie, ne faisait cependant que marcher dans l'esprit et la vertu d'Elie, ce qui prouve déjà une différence avec le premier Elie. Quant à celui de la fin des temps, il sera connu à son époque). (Pensées sur l'Ecriture sainte, n° 102).*

Et aussi : *le juste Elie, dont le nom embrasse toutes les classes d'êtres supérieurs à la matière, et qui s'est fait connaître par les actes les plus extraordinaires. (Tableau naturel..., II, 77).*

Voir notre note annexe sur la réincarnation dans le Nouveau Testament.

⁴¹ Quel est ce « fondement » ? Quelle est cette vérité spirituelle devenue folle chez les adeptes de la métempsycose et dont Jane Lead est citée comme témoin ?

Serge Hutin a pu dire que « Jane Lead reprend la théorie rosicrucienne des « grands initiés » (*Les Disciples anglais de Jacob Boehme*, Paris, Denoël, 1960, p. 99). Il étaye son assertion d'un passage très significatif de *The Glory of Sharon*, que voici : « Instances of adepts herein, and also of the deep arcanum of the philosophers, through their knowledge of the original ground of nature, may he had from a certain fraternity (however counted fabulous yet) known to be in existency and being : having hithertowards obscured and hidden themselves because the universal are not accounted worthy to have it communicated to them. These are planted as in an outward paradise among Themselves, in some part of this visible world. Where they do act, and bring forth great and marvelous wonders, being masters of the treasures of the mineral kingdom. These are reserved for a Great Work in their time and season ». (Hutin, op. cit., p. 261, n. 86). Il est clair que, dans le système de Jane Lead, toute théorie métempsycosiste (c'est-à-dire réincarnationniste) est exclue. Cf. Hutin, op. cit., pp. 112-113. Mais on peut, sans forcer, trouver quelque parenté entre la pensée de Jane Lead sur les Adeptes (au sens alchimique du terme, qui équivaut à peu près à celui de Rose-Croix) et celle de Saint-Martin sur les Elus, dont nous allons traiter à l'instant et où se dévoilera le « fondement » annoncé.

apparence d'exception, nous allons l'examiner maintenant, avant de signaler une exception véritable, mais qui ne concerne pas les âmes humaines.

Après avoir repoussé fermement et généralement la théorie de la métempsycose, Saint-Martin ajoutait une restriction : à moins que vous n'appeliez métempsycose le retour possible et répété des grands élus de Dieu, tels qu'Hélie, Hénoch, Moïse, etc. qui peuvent bien, en effet, paraître à différentes époques pour constater et concourir sensiblement à l'avancement du grand œuvre, parce que le bien coule toujours par les canaux qu'il s'est choisis (p. 113).

Ce texte appelle, du point de vue qui est le nôtre, deux remarques propres à en fixer le sens et la portée.

D'abord, il ne s'agit ici que des « grands élus de Dieu ». Ces grands élus, ou élus généraux, Saint-Martin en a, bien sûr, reçu la notion de Martines. Il la définit lui-même ainsi : Quoique tous les hommes de la terre soient destinés à manifester, même ici-bas, quelques rayons des facultés divines, on peut donc croire que quelques-uns d'entre eux sont appelés à cette œuvre avec une détermination plus positive que les autres hommes, et qu'ils ont à opérer des faits plus vastes et plus considérables. [...] nous regarderons tous les hommes de la terre comme des élus, mais divisés en deux classes, celle des élus particuliers et celle des élus généraux. Or, les élus généraux, « êtres privilégiés », destinés à de plus grandes œuvres⁴², que Saint-Martin, pour faire court, nomme souvent les élus, forment « une classe à part »⁴³. Et il est sans doute légitime d'appliquer à leur retour la phrase que Saint-Martin consacre à leur prédestination : On aurait tort, en un mot, d'assimiler tous les élus [c'est-à-dire les élus particuliers avec les élus généraux] et de conclure du petit nombre à l'universalité des hommes⁴⁴. Si métempsycose il y a pour les élus, c'est pour les élus seulement, j'entends bien les élus généraux, et même seulement pour quelques-uns d'entre eux. Mais y a-t-il métempsycose pour quelques élus, ou bien l'apparence n'en est-elle qu'apparence ?

Notre deuxième remarque se place à ce point. C'est au mieux une licence que Saint-Martin accorde en acceptant qu'on nomme métempsycose le retour des élus. Au vrai, le théosophe craint qu'on ne confonde métempsycose et retour, et c'est pourquoi il allègue le retour après qu'on lui a parlé de métempsycose. Il donne ainsi aux esprits

⁴² *Tableau naturel...*, op. cit., I, 164-165 et 166.

⁴³ *Tableau naturel...*, op. cit., I, 170.

⁴⁴ *Tableau naturel...*, op. cit., I, 166.

égarés une chance de passer d'une idée fausse à une idée juste, sans se désavouer en leur vocabulaire.

Singulière métempsycose, en effet, non seulement dans son extension (dont nous avons, premièrement, remarqué la modestie), mais aussi dans sa compréhension. Parmi les élus capables de « retourner » sur cette terre après l'avoir quittée, Saint-Martin cite deux personnages qui ont été enlevés au ciel avec leur corps et sans mourir. Il en cite un troisième dont l'Écriture prend soin de nous apprendre que le lieu de sa sépulture n'a jamais pu être découvert, et même semble insinuer qu'il ne le sera jamais. Peut-être Saint-Martin a-t-il pensé aussi à saint Jean que le prince Charles de Hesse était sûr d'avoir rencontré en chair et en os et dont une tradition vivace en chrétienté affirme qu'il n'a pas connu la mort. (Cette tradition est fondée, plutôt mal que bien d'ailleurs, sur la parole de Jésus répondant à Pierre : « Si je veux qu'il [sc. l'apôtre Jean] demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ! »⁴⁵. Je ne soutiens pas que Saint-Martin exclut absolument la possibilité que l'âme d'un Elu s'incarne, en divers moments de l'histoire de l'humanité, dans des corps humains différents. Mais je relève que le problème se pose d'une manière très particulière, voire ne se pose pas, pour Enoch et Elie. Ou bien voudrait-on qu'ils se désincarnassent, qu'ils mourussent là-haut afin de se réincarner ici-bas ? Je relève aussi que le cas Moïse et de saint Jean ressemble fort au leur, pour dire le moins.

D'autre part, je pense aussi que Saint-Martin a restreint aux plus grands des grands élus, peut-être à ceux-là seuls que nous venons de rencontrer, le privilège du retour.

[...] parce que le bien coule toujours par les canaux qu'il s'est choisis, cette proposition explique, selon Saint-Martin, le retour des Elus. Son sens obvie est, en effet, que les Elus, pas plus que les entités selon Occam, ne doivent être multipliés, bien que leur fonction puisse être mainte fois requise. Mais, dans l'hypothèse où Saint-Martin aurait envisagé la possibilité du retour de grands Elus qui eussent connu la mort, qui sait si le même principe d'économie ne devrait pas nous inciter à croire que ces âmes incarnées se réincarneraient dans les mêmes corps que par devant ? Et le mot « métempsycose » s'appliquerait-il encore ?

Venons-en maintenant à la deuxième exception. Celle-là vise les démons incorporés dans les animaux, et le terme « métempsycose » désigne cette incorporation, en toute rigueur.

Il y a, en effet, selon Saint-Martin, une métempsycose qui était destinée à d'autres êtres qu'à l'espèce humaine et qu'on lui a appliqué

⁴⁵ Lc., XXI, 22.

mal à propos dans le Bhâgvât Giêtâ, poème indien écrit en sanscrit et traduit par Charles Wilkins, London, 1785⁴⁶. Et Saint-Martin de recopier une note de Wilkins dont voici ma traduction : L'enfer - dans l'original : nârka, les régions infernales - censé situé au fond de la terre, où ceux dont les vertus sont moindres que les vices sont condamnés à vivre pour une période proportionnelle à leurs crimes, après quoi ils remonteront pour aller habiter le corps d'animaux impurs⁴⁷. Pour Saint-Martin, ce passage d'une âme identique à travers des corps différents, cette métempsycose est limitée aux âmes diaboliques et aux corps animaux. Ajoutons que l'incorporation des démons dans les bêtes signifie, comme toujours l'incorporation en système gnostique, un emprisonnement ; elle entrave l'action des êtres pervers et l'homme qui sait les raisons des choses s'en félicitera. Aussi Saint-Martin dit des animaux qu'il est bien heureux pour l'homme qu'ils existent⁴⁸. L'Agent inconnu, en 1785, leur reconnaissait « une destination d'expiation »⁴⁹, suivant la doctrine de Martines pour qui le monde matériel est la borne des opérations mauvaises des démons.

Ainsi, c'est très probablement à propos des seuls démons qu'on est en droit, dans la perspective saint-martinienne, de parler, au sens strict, de métempsycose.

Pour Charles de Hesse, le purgatoire n'était « que le masque que les prêtres ont inventé et donné à la rotation »⁵⁰. Constatons que Saint-Martin, en revanche, tient la rotation, et particulièrement son aspect de métempsycose, pour le masque, l'image grossière du purgatoire. Saint-Martin réinvente, ou, si l'on préfère, rend intelligible, à partir de ses prémisses doctrinales, l'image grossière du purgatoire.

Car, selon Saint-Martin,

a) Il existe une étape, ou des étapes purificatrices entre la mort et la réintégration. Même dans le cas des justes réconciliés, la réintégration ne sera totale que par l'accomplissement, quand les temps seront révolus, de l'apocatastase. La réintégration parfaite -- proclamons en tremblant ce que Saint-Martin craignait de proclamer -- ne peut être que générale.

b) Cette étape, ou ces étapes, qui suivent l'étape terrestre, ne s'accomplissent pas, elles, sur cette terre où la précédente s'est effectuée

⁴⁶ *Pensées mythologiques*, n° 4, in *Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, VII (1961), pp. 20-21.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 21.

⁴⁸ *Pensées sur les sciences naturelles* (inédit), n° 8.

⁴⁹ Paul Vulliaud, *Les Rose-Croix lyonnais au XVIII^e siècle*, Paris, E. Nourry, 1929, p. 280.

⁵⁰ Lettre à Türkheim ap. G. Van Rijnberk, *Episodes...*, op. cit., p. 108.

; mais en d'autres places qu'il vaudrait mieux dire d'autres états, pour prévenir une fausse interprétation locale matérielle.

c) La métempsycose offre une image grossière, si grossière qu'on pourrait la dire fausse, de cette étape, de ces étapes non terrestres, des divers degrés de la grande série que nous avons à parcourir avant d'avoir atteint le dernier terme de notre destination originelle⁵¹.

d) Le retour des grands Elus a pu passer pour une manifestation de la métempsycose ; la métempsycose a pu en être, pour une part, au moins, le reflet brisé. Mais le phénomène du retour n'intéresse qu'une classe très restreinte, en toute hypothèse, d'hommes. Surtout, il s'effectue selon des modalités si particulières qu'il semble abusif de les identifier, même dans les cas les plus favorables (lesquels sont d'ailleurs hypothétiques) avec celles de la réincarnation, comme les réincarnationnistes, les définissent.

e) En théosophie saint-martinienne, la métempsycose, la réincarnation, si l'on veut, mais ce sera avant la lettre, tient une place importante au chapitre de la démonologie, aucune au chapitre de l'anthropologie.

Saint-Martin n'a pas professé la doctrine de la réincarnation des âmes humaines. Il l'a même condamnée. Mais il a montré quelle vérité cette erreur déguise. Pour exprimer cette vérité, le mot «transmigration» paraît le moins inadéquat, et, en tout cas, le moins déroutant. Or, la transmigration est, selon Saint-Martin, la règle pour la très grande majorité des hommes qui, émanés de Dieu comme ils le sont tous, tendent, *nolens volens*, à se réintégrer dans leur Principe et doivent s'y efforcer.

Ainsi, par le biais d'une recherche d'école, avons-nous débouché sur ce qui seul mérite de nous occuper -- sur l'affaire qui est l'unique nécessaire. Saint-Martin, sans illusion sur le goût des hommes à se divertir, l'avait, plus aimablement, nommé notre «grande affaire». Mais c'était afin de ne pas effaroucher.

*
* *

⁵¹ Note de S.M. à sa traduction de *l'Aurore naissante*, par Jacob Böhme, ch. XX, n° 81, éd. 1800, p. 170.

De l'inégalité des conditions humaines et, à propos, du crime primitif

L'émanation -- idée et réalité, idée d'une réalité --, l'émanation, qui réalise une idée *ex se*, éclaire, au présent, le passé, le présent même et le futur de l'homme. Elle entraîne, tout à l'heure, la réminiscence, dont le phénomène, qui fonde une épistémologie, y réfère tout observateur avisé du sujet connaissant et de soi-même par privilège. Elle qualifiera, dans le prochain sous-chapitre, cette destinée de l'homme qui, par analogie avec son origine et en compensation de son exil, lui imposera d'être réintégré, avec son propre concours.

Mais en corollaire de l'émanation (comme l'était la réminiscence), ou plus précisément de sa suite funeste et librement donnée par l'esprit quaternaire -- laquelle a nom chute d'Adam ; mais en corollaire, donc, de l'émanation des mineurs et de l'émancipation ne faut-il pas discerner l'inégalité des conditions humaines ? La question mérite trois fois qu'on la mentionne. Premièrement, parce qu'au cas d'une réponse affirmative, le sort de chaque âme dépendrait de la préexistence de toutes et ce lien ressemblerait - sans s'y identifier (car, en martinisme, point de vie antérieure sur la terre) -- à la manière dont les partisans de la métempsycose prétendent expliquer pourquoi nos fortunes ici-bas diffèrent. Puis, Saint-Martin lui-même a posé la question qui tracassait les philosophes, et il a répondu non. Enfin, à ce propos, le crime primitif revient sur le tapis tant dans sa nature que dans ses conséquences et le mécanisme de son hérédité.

Voici, d'emblée le problème posé et traité par Saint-Martin :

Quelques observateurs ont pensé que les différents états de bonheur et de malheur par lesquels nous passons ici-bas étaient la suite de notre adhésion ou participation plus ou moins grande au crime du premier homme. « Les preuves qu'on a eues d'ailleurs, et où on a reconnu les âmes attendant en pâtiment leur incorporation matérielle, ne seraient point contraires à la simplicité du principe que j'expose. Ces âmes peuvent avoir été souillées, et je ne le nie pas. Mais ont-elles été coupables ? C'est ce dont je doute, et il faut bien faire attention à ne pas confondre souillure de participation avec iniquité active. En outre souvenons-nous du passage de la Genèse adressé au premier homme mâle et femelle : Crescite et multiplicamini. Toute la race n'était donc pas au même degré que le chef. Par conséquent, elle ne pouvait être active ni coupable comme lui. » Cette idée spécieuse en a gagné plusieurs, mais ils oublient que ce serait connaître le secret de la sagesse divine dans la distribution de ses dons et que Dieu seul s'est réservé cette

connaissance. Lui seul a la clef de son œuvre. Ce serait, dis-je, subordonner l'élection des grandes colonnes à la nécessité de la justice, et mettre de côté les ressorts de l'amour et de la miséricorde. Enfin, ce serait rendre le mérite de l'homme, arbitre des distributions et des grâces divines. Dieu ne pourrait plus dire : J'ai choisi cet homme parce que je l'ai voulu ; mais parce qu'il avait un titre qui m'a forcé à me conduire ainsi à son égard. Quel est l'homme qui peut avoir un titre envers Dieu ? Ainsi, en admettant même nos prévarications primitives que je ne nie pas, la raison de nos différents emplois ici-bas, n'est pas prouvée⁵².

Hypothèse impie, juge donc Saint-Martin. Mais hypothèse spécieuse aussi. Critiquons-la. La réminiscence était un commun apanage. Pourquoi, se leurrent certains, en irait-il autrement de la culpabilité et des pâtiments qui y sont proportionnés ? Adam possédait en germe la connaissance universelle immédiatement communiquée. D'où chaque homme possède en germe la connaissance. Il paraît logique que, semblablement, les mineurs d'après la chute portent la responsabilité du crime primitif. Mais c'est s'abuser sur ce crime et sur son contexte. Voyons cela.

Mes jours sont la vapeur du jour de l'Eternel⁵³.

Telle est la base : L'Eternel a émané, émane et émanera toute âme humaine, après comme avant la chute d'Adam. (Suffirait-il pas de dire qu'il émane, en son éternité, toute âme humaine ?)

Regardez la figure universelle de Martines de Pasqually. L'immensité du monde surcéleste sépare l'immensité divine des trois mondes créés. Elle est habitée par la multitude des êtres spirituels que le Créateur a soumis à la loi du temps. Ils y forment, en similitude de l'immensité divine, quatre classes distinctes par leur nombre d'action, par leur vertu, leur faculté et par le degré de puissance temporelle dont elles sont revêtues.

Dans le quatrième cercle, en aspect du centre divin auquel il était uni par sa ligne perpendiculaire, le Créateur a émané, hors son sein, la classe générale des intelligences humaines. De ce même cercle, Adam, comme on l'appelle faute de mieux, Adam, le premier homme, comme on l'appelle à cause de l'aventure suivante mais aussi à cause qu'il était le chef de cette nouvelle classe d'êtres, Adam, et Adam seul, est émancipé, pour venir manifester la puissance divine comme agent et représentant

⁵² *Pensées sur l'Écriture sainte*, n° 100, *L'Initiation*, janvier-mars 1965, pp. 54-55. Le titre de cette pensée, dont nous avons donné le texte intégral, est « Raison des choses »

⁵³ *Ode sur l'origine et la destination de l'homme*, première strophe. Le même vers se retrouve dans la deuxième éd. de *Ode* intitulée *Stances*. Cf. *Œuvres majeures*, t. I, p. 576 et p. 577

de la Divinité. Il est placé, répète, fidèlement, J.-B. Willermoz, après Martines de Pasqually, «au centre des quatre régions célestes. [Cette émancipation consiste à passer du surcéleste au céleste, ne quittez pas des yeux la figure universelle] dénommée Paradis terrestre, que les plus grands géographes ont vainement cherché et ne découvriront jamais sur la surface de la terre, pas plus que les quatre fleuves qui l'arrosaient ; place éminente qu'il occuperait encore, avec tous les siens, s'il était resté fidèle à son Créateur, mais dont, après son crime, il fut expulsé ignominieusement et envoyé ramper matériellement sur la terre»⁵⁴.

« C'est aussi dans ce centre régional que devaient être émancipés et envoyés à leur tour les autres mineurs-hommes de sa classe, dont il demanderait du Créateur l'émancipation pour venir l'aider dans ces augustes fonctions pour les opposer à la multitude des esprits rebelles et comprimer tous ensemble leur action perverse »⁵⁵.

De même, dans une instruction cohen anonyme et inédite : « Pour contenir avec encore plus de puissance ce pervers et tous ses complices, l'Eternel émancipa une de ces intelligences qui fut l'homme, et lui donna son verbe de puissance pour rejeter l'espace et le temps et y dominer sur tous les êtres intelligents qui avaient été émancipés pour agir et opérer sous son autorité supérieure à tous ces agents en puissance et en vertus. Par le nombre de son émancipation, il fut huitenaire.

Ce chef fut incorporé par la puissance de l'Eternel dans un corps simple et glorieux et impénétrable dans tous les combats que les pervers pouvaient lui livrer. Cette incorporation s'opéra par l'action de l'esprit majeur qui le nécessite d'opérer ses trois actes résultant de ses trois facultés. Il reçut aussi la puissance d'incorporer les puissances de son cercle qui étaient hors de l'espace et du temps pour y être ses agents, ses ministres et ses coopérateurs.

L'homme, pour agir, tenait toute sa puissance, sa force et ses vertus de la correspondance ou de la perpendiculaire qui subsistait de lui à son principe, et par cette liaison, il lisait continuellement dans la pensée de son principe et en opérait la volonté avec une telle puissance qu'il pouvait varier sa forme ou la changer en réintégrant en lui la première et en en produisant une autre, ce qui s'opérait par le changement d'action»⁵⁶.

Or, donc, Adam seul fut émancipé, posté en son mirador. Il détenait le verbe divin de puissance et dominait sur tous les autres agents qui avaient été émancipés eux aussi, et placés sous ses ordres, non moins

⁵⁴ J.-B. Willermoz, « Cahier D 2 », ap. G. Van Rijnberk, *Episodes de la vie ésotérique...*, op. cit., p. 144.

⁵⁵ J.-B. Willermoz, « Cahier D 9 », ap. G. Van Rijnberk, *Episodes de la vie ésotérique...*, op. cit., p. 156.

⁵⁶ B.M. Lyon. Ms. 5940, ff. 9-10 et 11.

que sur leurs frères, ses frères, qui avaient mal tourné, les démons. Un corps était requis aux fins de médiatiser son action : ce fut un corps glorieux, impénétrable du fait de sa simplicité.

Adam vint à pécher. Adam seul, j'y reviendrai. Il tomba, et nous aussi nous sommes déchus. J'y reviendrai en deuxième et en troisième lieux respectivement.

Mais, d'abord, qu'est-ce que le crime primitif ?

Pour mémoire : des exégèses variées et parfois contradictoires proviennent de tous les milieux de pensée, depuis qu'existe, c'est-à-dire avant la lettre, le troisième chapitre de la Genèse.

Une double opinion majoritaire, néanmoins, s'en dégage. La pomme, qui n'a d'ailleurs jamais été dans le texte-prétexte qu'un fruit anonyme, signifierait la concupiscence, la libido, le désir ; le désir, oui, en l'un ou l'autre, voire en l'un et l'autre de ces deux déterminations-ci : désir de savoir, désir d'une jouissance sensuelle, spécifiquement génitale. Peut-être est-ce, dans les deux cas, de *connaître* qu'il s'agit.

Puis inscrivons la thèse des deux maîtres de Saint-Martin.

De Martines de Pasqually, le *Philosophe inconnu*, une fois de plus et selon son habitude quand l'essentiel est en cause, gardera tout : l'expression « crime primitif », la notion, l'explication.

Or, selon Martines, Adam et Eve ont exécuté l'impératif divin : ils se sont multipliés. Mais, au premier coup, ils laissèrent leurs sens matériels s'enrager, coïtant avec fureur. Ainsi engendrèrent-ils « la forme corporelle de leur premier fils qu'ils nommèrent Caïn, qui veut dire « fils de ma douleur ». Ce nom lui fut donné par Adam, parce qu'il sentit bien qu'il avait produit ce fils avec une passion désordonnée et contraire à la modération que le Créateur lui avait ordonné d'employer dans cette reproduction physique »⁵⁷.

Mais ce crime-là ne fut pas primitif. Il était second. A ce titre, il aggrava la condition d'Adam, retarda sa réconciliation. Rien de moins, ni, surtout, rien de plus. Car Adam avait déjà péché, il était déjà déchû. C'est donc en-deçà qui nous intéresse. Et alors Eve n'existait pas, puisqu'elle va être le fruit de l'opération criminelle qui entraîna la chute de l'ancêtre.

Ce crime primitif, Adam le commit en effet, quand le démon lui eut persuadé de réaliser ses fantasmes de science et – savoir, c'est pouvoir – de puissance.

« L'homme, après avoir opéré les trois actes par lesquels sa volonté était nécessitée et par lesquels il venait de manifester sa puissance dans la création, il lui en restait un quatrième à faire qu'il devait opérer avec la

⁵⁷ *Traité de la réintégration*, éd. R.A., op. cit., pp. 185/187 (version originale).

liberté de sa volonté ; bon, si sa volonté s'y portait conformément à sa loi ; abominable, si sa volonté s'écartait de cette loi. Dans le premier cas, le résultat de son acte devait accomplir son quaternaire, dans le second cas, son résultat allait être un ternaire.

Sa loi lui prohibait de toucher à l'arbre de vie et de mort, à l'arbre de la science du bien et du mal. L'arbre de vie était la puissance même de l'être suprême, comme seul principe, seul générateur, de tous les êtres ; l'arbre de mort était la peine que sa loi lui infligeait. L'arbre de la science du bien était pour lui son acte conformément à sa loi d'unir sa volonté à celle de son principe pouvant à tout instant lire dans la pensée même de son principe. Les allégories de ces arbres de vie et de mort, de bien et de mal n'étaient pour lui qu'une allusion de l'abus et du bon usage qu'il ferait pour opérer le quatrième acte »⁵⁸.

Ce mythe peut s'analyser en une histoire. Un des principaux esprits pervers s'approcha d'Adam : « Que désires-tu connaître de plus, lui souffla-t-il, du Créateur ? N'a-t-il pas mis en toi toute vertu et puissance égales à lui ? Agis et opère, en ta qualité d'être libre, toute volonté innée en toi, soit sur Lui, soit sur toute la création universelle qu'il a soumise à ta puissance et à ton commandement. Tu apprendras pour lors à être convaincu que ta puissance ne diffère en rien de celle du Créateur. Tu apprendras encore à connaître que tu es non seulement créature particulière, mais encore créateur, comme te l'a dit le Créateur qu'il devait naître de toi une postérité de Dieu »⁵⁹.

Adam céda à la tentation et opéra la science démoniaque. Il prévariqua à l'instar des esprits pervers et réussit le projet que ceux-ci avaient conçu pour leur compte mais que Dieu avait entravé. (En revanche, le crime en soi fut mieux réussi chez les modèles d'Adam que chez lui-même, qui leur en dut le projet). Mais « il s'en fallut de beaucoup, car, au lieu d'avoir opéré une création de forme glorieuse, il créa une forme ténébreuse tout opposée à la sienne »⁶⁰. *Houwa* est née, Eve, la première femme.

L'humanité sera désormais divisée en mâles et en femelles.

Jacob Boehme, « affirmateur » à la Milosz s'il en est, énonce les mêmes vérités autrement.

Lucifer a été perdu par une sorte d'orgueil. « S'il n'avait pas vu la naissance magique en sa haute lumière il n'aurait pas désiré être dans l'essence son propre maître et créateur »⁶¹.

⁵⁸ B.M. Lyon, Ms. 5940, ff. 11-12.

⁵⁹ *Traité de la réintégration*, éd. R.A., op. cit., p. 125 (v.o.).

⁶⁰ - d° -, p. 141 (v.o.).

⁶¹ *Mysterium magnum*, trad. J. Jankélévitch, 2 vol., Paris, Aubier, Montaigne, 1945, chap. XI, § 2.

Joli problème à résoudre : Adam a-t-il, au bout du compte, agi, lui aussi, par orgueil ? Car Adam, lâchant la bride à son imagination, a contemplé et admiré la nature de préférence à Dieu : imagination dépravée et défaut de volonté. Mais est-ce bien défaut de volonté ou acte de volonté propre ? Boehme semble favoriser l'assimilation.

« Dans cette considération nous trouvons la véritable raison de l'origine du péché. Tandis qu'à l'image humaine (dans son être) a été insufflé pour lui donner l'intelligence, le Verbe intelligent et parlant issu des trois principes, afin qu'il dût et pût gouverner les propriétés du conglomérat de soufre, de mercure et de sel, il a introduit de nouveau cette intelligence, Verbe vigoureux et parlant, dans le conglomérat du temps (c'est-à-dire dans le limon de la terre) : Alors le Fiat du temps s'est éveillé dans le corps et a capturé en soi l'intelligence, la parole insufflée et s'est posé comme maître de l'intelligence »⁶².

Saint-Martin remarque ici que Boehme et Martines concordent une fois de plus, et comme toujours, selon Saint-Martin, quand l'essentiel est en cause. Il a traité des initiations externes, rituelles, si l'on veut, cérémonielles : [...] *le danger des initiations est de nous livrer aux violents esprits du monde, comme c'est là ce qui arriva à Adam lorsqu'il s'initia dans son imagination, Menschwerdung, (3° part., ch. 6, n° 1) et que son désir n'était pas totalement de Dieu [...]*⁶³.

Pour Boehme aussi, du crime primitif - dans son vocabulaire, qui est traditionnel, le péché, ou le péché originel -, résulte la différenciation anatomique des sexes : Adam, déchu, « se regarda et vit quelle forme bestiale il avait sur soi, car aussitôt il avait reçu pour sa reproduction, des membres de bête »⁶⁴. Un amateur moderne de Boehme suggère la portée métaphysique du fait en ce raccourci : « Adam, primitivement androgyne, perdit sa Vierge par la faute originelle, et il eut la femme »⁶⁵.

La parole, maintenant, à Saint-Martin sur le crime primitif. Les textes cohen, qui parlent plus clair souvent, auront aidé à déchiffrer ceux du *Philosophe inconnu* auquel ne manque pas toujours, surtout dans ses deux premiers ouvrages, le devoir ni même le goût de l'énigme ; la référence à Boehme de même, en renfort.

Tableau figuratif de l'état de l'homme dans sa gloire et des peines auxquelles il s'est exposé, depuis qu'il en est dépouillé⁶⁶ : ces mots de l'auteur serviront de titre au passage dont sont tirés les extraits suivants.

⁶² - d°-, chap. XXII, § 5.

⁶³ La *Correspondance inédite de L.-C. de Saint-Martin...* et Kirchberger..., op. cit., lettre du 6 mars 1793, p. 62.

⁶⁴ *Des Trois principes*, trad. S.M., Paris, Laran, 1802, chap. X, § 6. originale).

⁶⁵ *Mysterium magnum*, op. cit., introd. de N. Berdiaeff, I, p. 30.

⁶⁶ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., p. 34.

Il n'y a point d'origine qui surpasse la sienne [sc. celle de l'homme] ; car il est plus ancien qu'aucun être de nature, il existait avant la naissance du moindre des germes et cependant il n'est venu au monde qu'après eux. [Entendez qu'il n'est tombé dans le monde que le dernier]. Mais ce qui l'élevait bien au-dessus de tous ces êtres, c'est qu'ils étaient soumis à naître d'un père et d'une mère, au lieu que l'homme n'avait point de mère, D'ailleurs, leur fonction était tout à fait inférieure à la sienne : celle de l'homme était de toujours combattre pour faire cesser le désordre et ramener tout à l'Unité : celle de ces êtres était d'obéir à l'homme. Mais comme les combats que l'homme avait à faire pouvaient être très dangereux pour lui, il était revêtu d'une armure impénétrable, dont il variait l'usage à son gré, et dont il devait même former des copies égales et absolument conformes à leur modèle.

En outre, il était muni d'une lance composée de quatre métaux si bien amalgamés que, depuis l'existence du monde, on n'a jamais pu les séparer. [Cette lance symbolise le divin tétragramme] »⁶⁷.

Adam vivait dans un pays merveilleux, le paradis en vérité. *C'est dans ce lieu de délices, le séjour du bonheur de l'homme et le trône de sa gloire qu'il aurait été à jamais heureux et invincible, parce qu'ayant reçu l'ordre d'en occuper le centre, il pouvait de là observer sans peine tout ce qui se passait autour de lui et avoir ainsi l'avantage d'apercevoir toutes les ruses et toutes les marches de ses adversaires, sans jamais en être aperçu. Aussi, pendant tout le temps qu'il garda ce poste, il conserva sa supériorité naturelle, il jouit d'une paix et goûta une félicité qui ne peuvent s'exprimer aux hommes d'à présent. Mais dès qu'il s'en fut éloigné...⁶⁸.*

Comment donc s'en éloigna-t-il ? C'est pour Saint-Martin le moment de l'énigme, car c'est le moment pour Adam du crime primitif.

L'homme s'est égaré en allant de quatre à neuf⁶⁹. Le premier livre, *des Erreurs et de la vérité*, s'en tient là. Mais, déjà, le deuxième commente » :

L'homme s'est égaré en allant de quatre à neuf ; c'est-à-dire qu'il a quitté le centre des vérités fixes et positives qui se trouvent dans le nombre quatre, comme étant la source et la correspondance de tout ce qui existe, comme étant encore même dans notre dégradation, le nombre universel de nos mesures et de la marche des astres [...]. C'est-à-dire enfin que l'homme s'est uni au nombre neuf des choses passagères et sensibles, dont le néant et le vide sont écrits sur la forme même

⁶⁷ - d° -, pp. 34-35.

⁶⁸ - d° -, p. 36.

⁶⁹ - d° -, p. 38.

*circulaire ou neuvaire, qui leur est assignée et qui tient l'homme comme dans le prestige*⁷⁰.

Plus précisément : [...] *nous pouvons croire que le crime de l'homme fut d'avoir abusé de la connaissance qu'il avait de l'union du principe de l'univers avec l'univers. Nous ne pouvons douter même que la privation de cette connaissance ne soit la vraie peine de son crime, puisque nous subissons tous cette irrévocable punition par l'ignorance où nous sommes sur les liens qui attachent notre être intellectuel à la matière*⁷¹.

En résumé, cette formule qui paraît banale et vague, mais dont nous savons quelles profondeurs elle recèle, puisqu'elle est du même auteur que nous venons de lire, après avoir lu ses maîtres : *Il est bien clair que la prévarication primitive consiste à avoir refusé à l'Être suprême les hommages qui lui étaient dus*⁷².

Oserai-je m'immiscer ? Adam a méconnu la seule réalité de Dieu. Sa faute, son erreur, qui impliquèrent à la fois la volonté et l'imagination, suspendant la pensée, dirais-je plutôt la conscience ?, relève de la métaphysique autant que de la morale. S'imposent, au contraire, le courage et l'humilité, et la lucidité corrélative de reconnaître l'apparence pour telle, et, conséquemment, de la traiter comme telle.

Plus tard, Saint-Martin en dira plus long sur la nature du crime primitif, et son rapport avec l'orgueil, ou une sorte d'orgueil, telle Boehme, que le théosophe d'Amboise avait découvert douze ans auparavant, l'attribuait à Lucifer et qu'on pouvait se demander si Adam n'en était pas affligé lui aussi.

Ce n'est point l'orgueil, comme on l'a cru, qui a été la source de la primitive dégradation de l'homme, c'est plutôt la faiblesse et la facilité avec lesquelles il s'est laissé séduire par l'attrait de ce monde physique dans lequel il avait été placé comme modérateur et sur lequel il devait dominer, c'est d'en avoir regardé les merveilles avec une complaisance qui a pris sur son affection essentielle et obligatoire, tandis que ces merveilles ne devaient être que comme très secondaires pour lui, en comparaison de ces merveilles divines elles-mêmes qu'il avait le droit de contempler encore de plus près, puisqu'en qualité de premier miroir, il venait immédiatement après Dieu.

L'orgueil n'a pu venir dans l'homme qu'après que sa faiblesse lui eut ouvert la porte par cette abusive distraction : cet orgueil n'a pu lui venir non plus que par une cause corruptrice déjà existante, mais

⁷⁰ *Tableau naturel*, op. cit., I, p. 81.

⁷¹ - d^o -, I, p. 94.

⁷² *Mon Livre vert*, n^o 666 (inédit). Cf. n^{os} 806 et 844 (inédits).

distincte de lui ; et ici, nous allons nous assurer de l'existence de ces anges rebelles, dont nous avons déjà parlé, et que nous n'avons présentés que sous la couleur mythologique.

Ce sont les enfants qui nous révèlent naturellement la vérité sur cet article. On ne leur voit point d'orgueil dans leur bas âge, mais on leur voit beaucoup de faiblesse et de facilité à être séduits et attirés par tous les objets sensibles qui les environnent. Un penchant puéril et irréfléchi pour toutes les bagatelles, semble être leur caractère particulier, tant que leur âme n'est point encore assez avancée dans ses développements, pour éprouver des impressions d'un ordre plus élevé. Quand cette époque est arrivée, quoiqu'ils donnent tous les symptômes de leur goût pour la domination, et tous les signes d'une volonté impérieuse et colère, ils ne donnent point ceux d'un orgueil usurpateur et avide d'envahir des puissances supérieures qu'ils ne connaissent point. Ils ne manifestent pas non plus, par cette raison, la cupidité des richesses, parce qu'ils ne connaissent ni ces richesses, ni l'orgueil qu'elles inspirent à celui qui les possède.

Mais si quelqu'un, déjà rempli de ces dangereuses connaissances et des vices qui les accompagnent, s'approche de ces jeunes plantes, et leur peint le charme de ces objets enchanteurs, qui, jusque-là étaient étrangers pour elles, il fera aisément naître dans leur cœur le désir d'atteindre à ces séduisantes jouissances et l'orgueilleuse cupidité de s'en approprier toutes les sources.

Il est clairement démontré par cette simple analogie qu'il a dû y avoir auprès de l'homme primitif, et antérieurement à lui, une source d'orgueil qui lui a ouvert les voies de ce vice, sans quoi il ne l'aurait jamais connu, ou au moins ce n'eût pas été là le principe de son égarement⁷³.

Les anges rebelles étaient, eux, mus par l'orgueil au sens le plus strict. Ils avaient en soi le principe de l'ambition et leur faute a dû commencer par un crime, celle de l'homme n'a dû commencer que par une séduisante déception, attendu que sa science ne pouvait pas être d'abord aussi développée que la leur [...]⁷⁴.

Dès son premier livre, Saint-Martin l'avait écrit, en écho très rapproché de son premier maître : Quoique le crime de l'homme et celui du mauvais principe soient également le fruit de leur volonté mauvaise, il faut remarquer néanmoins que l'un et l'autre de ces crimes sont de nature très différente et que par conséquent ils ne peuvent être assujettis à une égale punition ni avoir les mêmes suites, parce que d'ailleurs la

⁷³ *De l'Esprit des choses*, op. cit., I, pp. 56-58.

⁷⁴ - d° -, I, p. 60.

*Justice évalue jusqu'à la différence des lieux où leurs crimes se sont commis. L'homme et le principe du mal ont donc continuellement leur faute sous les yeux, mais tous deux n'ont pas les mêmes secours ni les mêmes consolations*⁷⁵.

Soulignons la différence de nature des deux crimes. Les esprits antérieurs à Adam ont créé leur pensée mauvaise. Le mineur, quoiqu'il péchât en sa volonté, n'a cédé qu'à l'insinuation des premiers coupables, sa pensée resta pure. Tout rapport avec Dieu ne lui sera pas interdit.

En revanche, Saint-Martin n'oublie pas qu'Adam obtint le résultat dont Dieu avait, par une intervention expresse, privé les démons ; qu'Adam émana un être. Et que cet être fut raté.

Saint-Martin évoque *l'hermaphrodisme primitif*⁷⁶. Quoique l'androgynat d'Adam ait été brisé par son crime, *l'hermaphrodisme spirituel* nous demeure propre⁷⁷. Ne sommes-nous pas à l'image de Dieu ? Or, cet hermaphrodisme *est le caractère distinctif de la Divinité, qui a en elle tout ce qui est nécessaire à son éternelle et universelle génération, sans qu'aucune altération ni aucun mélange étranger puissent jamais approcher d'elle*⁷⁸.

Cependant, *après avoir été honteusement dépouillé de tous ses droits, [l'homme] fut précipité dans la région des pères et des mères où il reste depuis ce temps, dans la peine et l'affliction de se voir mêlé et confondu avec tous les autres êtres de la nature*⁷⁹.

Force nous est, en effet, de considérer les suites affreuses du crime primitif ; de gémir sur elles, corrigerait Saint-Martin, sensible avec le prophète Baruch à *l'énormité du mal*⁸⁰.

Ces suites, ce mal en son énormité étaient nécessaires. *Le dessein de créer un autre ordre de choses que celui que contenait l'accord parfait, de placer une autre unité à côté de l'unité première, ne venant que d'une pensée déréglée, ne pouvait produire que des effets désordonnés et, par conséquent, qui fussent en combat avec la véritable essence de l'être, laquelle ne peut jamais se dénaturer. C'était opposer principe contre principe, puissance contre puissance, ce que nous appelons marcher par Le nombre deux*⁸¹.

⁷⁵ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., pp. 38-39.

⁷⁶ *De l'Esprit des choses*, op. cit., I, p. 64.

⁷⁷ - d° -, I, p. 64.

⁷⁸ - d° -, I, p. 65.

⁷⁹ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., p. 36.

⁸⁰ Bar. II, 18, plusieurs fois cité par S.M., par ex. in *Mon Portrait historique et philosophique*, op. cit., n° 1.

⁸¹ Lettre sur l'harmonie (à paraître).

Au tableau de l'homme et du monde après le crime primitif, nous consacrerons le prochain article.

*
* *

Adam pèche. Quid des âmes non encore émancipées, voire des âmes non encore (mais que signifie l'adverbe en fonction du mot suivant ?) non encore, disais-je couramment, non encore émanées ? L'Adam martiniste, saint-martinien en particulier, n'est pas identique à l'Adam-Kadmon de la kabbale : homme total, homme collectif en quelque sorte, l'humanité entière ramassée, dont les hommes seraient pareils à des éclats, peut-être à des débris. Adam, pour Saint-Martin, n'est point cela. Mais, en vertu de la correspondance qu'on a dite, et qui était de pensée et de volonté, les descendants d'Adam, c'est-à-dire les âmes humaines contemporaines de son émanation, ou postérieures à elle (car le temps de Dieu est l'éternité et l'éternité ne se peut attribuer univoquement à Dieu et à la matière), ses descendants étaient présents en Adam. Mais comme ils ne correspondaient pas avec lui dans l'action ; cette présence n'était pas confusion, ni même conjonction. C'est pourquoi les autres hommes qu'Adam ne commirent pas le crime primitif, ils ne furent, ils ne sont pas coupables, stricto sensu, du moins de ce crime où nous nous cantonnons. Saint-Martin distingue la souillure de participation d'avec l'iniquité active. Toute la race n'était pas au même degré que le chef. Elle ne pouvait être, toute, active ni, par conséquent, coupable. Il est séduisant de rapporter l'inégalité des conditions humaines à la mesure où chaque homme aurait adhéré, pour sa part, au crime d'Adam, sitôt ce crime connu de lui. Jean-Baptiste Willermoz céda quasiment à cette tentation intellectuelle. Nous l'avons vu et aussi que Saint-Martin, sans citer Willermoz en l'espèce, y résiste. L'explication, en effet, manque de fondement à ses yeux : il n'y a pas de culpabilité individuelle ni collective, s'agissant du crime d'Adam, en dehors d'Adam. (Saint-Martin nous empêche ainsi de récupérer sur ce point l'un des arguments favoris des réincarnationnistes.) Point de culpabilité donc, mais une souillure ; point de remords donc, mais des regrets. Des regrets du crime de l'homme général qui fut émané et dont toute la famille est descendue selon la chair. *A l'instar des grands de la terre, que l'on exile quand ils sont coupables, le premier ancêtre des humains n'a point été précipité enfant ni ignorant dans la région ténébreuse où nous errons, il y*

*a été précipité homme fait ; et, dans cette chute, on ne lui a ôté que l'usage de ses forces, mais on lui en a laissé le sentiment, sans quoi sa privation n'eût point été une punition pour lui, et il n'aurait point eu de remords de son égarement, car l'homme-enfant n'en apporte aucun dans ce bas monde*⁸².

L'enfant, écrivait Stagnelius, se tient comme « entouré par les réminiscences d'une période antérieure »⁸³. Parole de poète, parole de voyant, et d'un martiniste très persuadé. Parole réelle et symbolique. Il est vrai que, pour Saint-Martin, connaître c'est se souvenir, et il est vrai que le rapport de l'enfant au passé, à l'origine est, réellement et symboliquement, plus étroit et moins lucide. Il n'est pas moins vrai que tout homme, depuis Adam, tel l'enfant dont il assume, en son particulier et pour un temps, l'état, comporte l'obscur savoir de la chute ; et qu'Adam nous a, en outre, légué en plusieurs items, ses propres souvenirs. Comprenons et étendons au maximum le constat de Bergson : « Le souvenir du fruit défendu est ce qu'il y a de plus ancien dans la mémoire de chacun de nous, comme dans celle de l'humanité »⁸⁴.

*L'homme n'apporte au monde que des regrets, et non pas des remords ; encore ces regrets sont-ils ignorés du plus grand nombre, parce qu'on ne peut avoir de la douleur que pour les maux qu'on connaît, parce qu'on ne peut connaître et sentir les maux premiers qu'avec beaucoup de travaux, et que la plupart des hommes n'en font aucun. Voilà ce qui rend la vérité de ce crime si incertaine à leurs yeux, tandis que ses effets sont si manifestes*⁸⁵.

Il faut perfectionner sans cesse et seconder sa mémoire. Saint-Martin nous en adjure : *Ame humaine, emploie donc tous tes efforts pour t'arracher d'avance et autant que tu le pourras, à ce terrible somnambulisme, que l'atmosphère du l'univers étendit sur toi lors de ta chute, et qu'il ne cesse d'y répandre pendant ton séjour ici-bas ; ne te donne point de repos que tu n'aies dérobé quelques portions de ton être et de tes facultés à ce terrible pouvoir qui, comme le fleuve Léthé, t'ôte le souvenir et la connaissance de ton état primitif et de tous ces avantages, dont tu n'aurais jamais dû cesser de jouir si tu te fusses maintenue dans ta région naturelle*⁸⁶.

Si cette connaissance est accessible, c'est que, précisément, elle équivaut à une réminiscence, type de toute connaissance. D'une part

⁸² *Eclair sur l'association humaine*, Paris, Cercle social-Maret, 1797, pp. 28-29.

⁸³ Ap. Pierre Brachin, *Les Influences françaises dans l'œuvre de E.J. Stagnelius*, Lyon-Paris, J.A.C., 1952, p. 124.

⁸⁴ Henri Bergson, *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, Paris, F. Alcan, 1933, p. 1.

⁸⁵ *Tableau naturel*, op. cit., t. I, p. 93.

⁸⁶ *De l'Esprit des choses*, op. cit., t. I, p. 127.

(nous l'avons appris en analysant le phénomène), chacun possède en germe la science des vérités essentielles - son origine et sa destination, c'est-à-dire Dieu même, son principe - parce que chacun, en germe, possédait la science universelle immédiatement partagée avec par la Vérité. D'autre part, *le premier ancêtre des hommes, en étant précipité dans les liens terrestres, y a apporté le souvenir de sa gloire ; [...] il a pu alors mesurer dans sa pensée non seulement tout l'espace qu'il avait parcouru dans sa chute, mais encore les voies qui pouvaient lui rester pour remonter jusqu'à son terme ; je crois surtout que la main suprême, veillant toujours sur lui dans son abîme, ne lui aura pas caché les moyens qu'elle pouvait encore lui accorder pour l'aider à se réintégrer dans ses droits ; je crois enfin qu'il aura transmis à ses descendants et les tableaux de son ancienne gloire et les puissantes espérances de retour qui lui étaient accordées [...]* »⁸⁷.

De même qu'Adam, par solidarité humaine en somme, et par l'effet d'une contagion dont les hommes ne sont pas les seules victimes, *l'altération évidente [...] qui, comme je n'ai cessé de le répéter à toutes les pages de mes écrits, est mille fois plus démontrée par une seule des journalières inquiétudes de l'âme de l'homme que le contraire ne peut l'être par tous les balbutiements des philosophes*, cette altération a frappé l'espèce humaine : *l'homme s'est trouvé dans une situation bien inférieure à ce haut rang*⁸⁸ où Dieu l'avait placé pour une jouissance mutuelle.

De même qu'Adam, nous sommes privés donc. L'effet, cependant, doit être proportionnel à la cause. Or, le cas d'Adam et le vôtre diffèrent : Aussi, comme je l'ai exposé dans le Tableau naturel, nous avons des regrets au sujet de notre triste situation ici-bas ; mais nous n'avons point de remords sur la faute primitive, parce que nous n'en sommes point coupables ; nous sommes privés, mais nous ne sommes pas punis comme le coupable même. C'est ainsi que les enfants d'un grand de la terre et d'un illustre criminel, qui lui seront nés après son crime, pourront être privés de ses richesses et de ses avantages temporels, mais ne seront pas, comme lui, sous la loi de la condamnation corporelle, et même peuvent toujours espérer par leur bonne conduite d'obtenir grâce et de rentrer un jour dans les dignités de leur père⁸⁹.

Admirez, dans la fin de ce fragment comme du précédent, comment Saint-Martin se refuse à évoquer la déchéance de l'homme sans aussitôt, l'assortir du rappel qu'il est récupérable et d'un appel à se

⁸⁷ *Eclair...*, op. cit., pp. 31-32 ; cf. *Lettre à un ami...*, op. cit., p. 7 et p. 22.

⁸⁸ - d° -, pp. 27-28.

⁸⁹ *Le Ministère de l'homme-esprit*, op. cit., p. 24, déjà cité dans son contexte, supra, ch. IV.

réhabiliter. Ainsi nous oblige-t-il à anticiper, à chaque fois, sur la suite de l'exposé ; mais le défaut formel de cette pédagogie nous renvoie au fond, et c'est le but⁹⁰.

Notre situation est donc moins mauvaise que celle d'Adam, et même des premiers descendants d'Adam, Car ceux-ci subirent, avec leur père, notre ancêtre, des rigueurs extrêmes, avant qu'Adam fût amendé honorablement et n'opérât des travaux réparateurs, qui entraîneraient, de la part de Dieu, à son profit et au leur, des indulgences. Encore la lumière, toujours à discerner du sein de nos ténèbres : dans l'excès de son infortune, Adam reconnut et confessa son crime, et par cet aveu il mérita des consolations et des secours puissants qu'il a également transmis à sa postérité. Nous y reviendrons, formellement. Retenons pour l'heure que c'est la raison par laquelle aucun des enfants des hommes n'a éprouvé sur cette terre les affreux tourments dans lesquels Adam gémissait, concevant son repentir.

Cependant, la postérité d'Adam, née des douleurs de sa nature corrompue participa à sa dégradation, car rien de ce qui résulte d'un être impur et dégradé ne peut jouir des droits de la pureté et de la perfection. Autre manière de répéter, en termes également martinistes et piqués ça et là, la souillure dont nous pâtissons. Et qu'il faut percevoir, éprouver consciemment. D'où le réveil s'impose.

De l'état présent avec l'état primitif, la comparaison vaut. Saint-Martin nous y invite maintes fois. Mais ne nous leurrions pas de l'âge d'or. Pas davantage que la culpabilité, et le crime, l'Eden ne fut l'expérience personnelle d'aucun de nous. Sauf d'Adam. Du moins saisissons au juste la fonction très exactement mythique qu'il doit exercer dans l'existence de l'homme : instructif et attrayant. [...] *ce qui fait demeurer au rang des fables cet âge d'or dont la poésie et la mythologie nous offrent de si belles descriptions, c'est que ces descriptions sembleraient nous retracer des jouissances auxquelles nous aurions participé jadis, ce qui n'est point ; au lieu qu'elles nous retracent seulement les droits que nous pourrions même recouvrer aujourd'hui à ces jouissances, si nous faisons valoir les ressources qui sont toujours inhérentes à notre essence. Et moi-même, lorsque je parle si souvent du crime de l'homme, je n'entends parler que de l'homme général d'où toute la famille est descendue*⁹¹. Sous cette réserve, osons considérer ce que l'homme a perdu, et l'avouer.

⁹⁰ Sur la solidarité humaine, à ce niveau, *supra*, et sur l'amélioration relative de notre situation par rapport à celle d'Adam, *infra*, cf. De l'Esprit des choses, I, pp. 45-50 (« Etat primitif de l'homme ») et pp. 265-266.

⁹¹ *Le Ministère de l'homme-esprit*, op. cit., pp. 23-24, déjà cité dans son contexte, *supra*, ch. IV.

L'homme, en tant qu'être émané, satisfaisait à la raison générale de toute émanation divine. *La raison pour laquelle Dieu a produit des millions d'êtres-esprits, est pour qu'il pût avoir, dans leur existence, une image de sa propre génération ; car, sans cela [...] il ne se connaîtrait pas lui-même, parce qu'il procède toujours devant lui ; encore, malgré ces innombrables miroirs qui rassemblent de tous côtés, autour de lui, ses universels rayons, chacun selon leurs propriétés particulières, il ne se connaît que dans son produit et son résultat, et il tient son propre centre éternellement enveloppé dans son ineffable magisme*⁹².

Mais une mission spécifique incombait à l'homme, et elle avait la nature pour lieu, qui n'en devait pas, pour autant, devenir le lieu de l'homme.

*Par son origine, l'homme jouissait de tous les droits d'un être intelligent, quoique cependant il eût une enveloppe ; car, dans la région temporelle, il n'y a pas un être qui puisse s'en passer*⁹³.

Mais cette enveloppe, cette armure impénétrable, parce qu'elle était simple, n'avait rien que d'opposé à un corps matériel. Libre de matière, l'homme ne pouvait ni être engendré ni engendrer selon la chair, et il ignorait la mort. Sans corps terrestre, sans femelle, en effet, point de tombeau.

Notre triste situation ici-bas provient de *l'éloignement*, par rapport à nous, et à cause de l'autonomie dont Adam accueillit le fantasme, de *la pensée sublime et divine qui eût dû perpétuellement servir de centre et comme de noyau à son association primitive*⁹⁴, précise Saint-Martin en une circonstance ; de centre de référence et de moteur, ressasse-t-il et illustre-t-il partout, à toute action humaine.

Le crime cause la désharmonie : ce que nous appelions, avec Saint-Martin, marcher par le nombre deux. Saint-Martin montre la logique des suites, mais elles ont étonné Adam et paraîtront naturelles aux hommes : le corps est transmué, il devient de matière apparente et, corrélativement (puisque le monde temporel - en synonymie de matériel - est celui des pères et des mères) l'homme s'animalise par la génitalité, qui est liée à la mort. La nature où Adam, et ses descendants, vont souffrir, chacun en ce qui le concerne, souffre elle-même de son fait. Et cette souffrance respective de l'homme et de la nature est une souffrance commune, qui découle de leur communauté anti-naturelle et anti-humaine. La nature n'est pas l'état naturel de l'homme. Mais celui-ci, *après avoir été honteusement dépouillé de tous ses droits, fut précipité*

⁹² *De l'Esprit des choses*, op. cit., t. I, p. 50.

⁹³ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., p. 49.

⁹⁴ *Eclair...*, op. cit., p. 28.

*dans la région des pères et des mères, où il reste depuis ce temps, dans la peine et l'affliction de se voir mêlé et confondu avec tous les autres êtres de la nature*⁹⁵.

Adam, en effet, ayant constaté l'échec de son opération, par laquelle il avait voulu transgresser les bornes de la puissance humaine et qui a résulté en un fruit ténébreux, son ennemi triomphant l'abandonna. «*Il est puni, précipité dans les abîmes de la terre, son corps devient obscur et ténébreux, il change de nature, il perd sa puissance et ses connaissances, il occasionne un grand changement dans les lois de la création, il devient soumis avec Eve aux lois ordinaires de la reproduction matérielle. La terre est maudite par rapport à lui ; elle ne lui produira que des ronces et des épines, il est condamné à la cultiver*»⁹⁶. Voyons cela.

D'abord, donc, *depuis sa chute, l'homme s'est trouvé revêtu d'une enveloppe corruptible*⁹⁷. Il est resserré dans une prison de cette même matière qu'il devait contenir ; de cette même nature. *Ce corps matériel que nous portons est l'organe de toutes nos souffrances ; c'est donc lui qui formant des bornes épaisses à notre vue et à toutes nos facultés, nous tient en privation et en pâtiment. Je ne dois donc plus dissimuler que la jonction de l'homme à cette enveloppe grossière est la peine même à laquelle son crime l'a assujetti temporellement*⁹⁸.

Du même coup -- la mention d'Eve l'implique -- Adam perdit son *hermaphrodisme primitif*. Cet hermaphrodisme corporel, mais de corps immatériel, symbolisait notre hermaphrodisme spirituel. Et celui-ci, qui nous est *propre*, découle de notre ressemblance divine⁹⁹.

Si la matérialité de notre corps présent exclut tout hermaphrodisme physique, et tout rêve de cette contradiction, l'hermaphrodisme spirituel nous demeure propre et s'il a cessé de nous être réellement donné, nous reste à acquérir.

Une citation incongrue s'associe à mon propos, malgré moi. C'est un *koan* en usage dans le bouddhisme zen : «*Quel était votre visage avant que votre père et votre mère se fussent rencontrés ?*» Mais l'incongruité ne serait-elle pas factice ?

Mon visage, eu tout cas, n'aurait, si mon père et ma mère ne se fussent rencontrés, jamais affronté celui de la mort. *Sans le premier crime, ni la mort physique ni la mort morale ne nous seraient connues, car un des grands principes qui doit servir à toute vraie connaissance de*

⁹⁵ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., p. 36.

⁹⁶ *Leçons de Lyon*, éd. R.A., du 6 juillet 1774, «*Ordre des matières traitées en assemblée*».

⁹⁷ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., p. 50.

⁹⁸ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., p. 43.

⁹⁹ Cf. *supra*, 1977, p. 84.

l'homme, c'est que par sa nature, il n'est pas fait pour avoir un corps matériel et corruptible tel que celui que nous portons¹⁰⁰.

Corporalité matérielle, génitalité, mort : le troisième terme s'impose. Outre ce qu'il évoque naïvement, Saint-Martin expose ce qu'il doit signifier.

Lorsque l'homme a passé de la région supérieure dans la région terrestre, il est devenu sujet à la mort naturelle qui était en effet une suite de son égarement, La justice suprême, en lui infligeant cette peine, était bien éloignée de la rendre inutile ; et l'homme-esprit qui subissait fructueusement cette condamnation ne faisait que rentrer dans la mesure dont il était sorti, de façon qu'il pouvait regarder plutôt sa vie matérielle comme la pénitence de sa faute, et sa mort comme sa délivrance. Mais cette région terrestre l'exposant à de nouveaux crimes, à mesure que ses rapports s'étendaient sur la terre, la justice suprême fut obligée de resserrer pour le coupable l'intervalle qui lui était donné pour son expiation, et c'est alors que la mort devenait un châtement pour lui comme étant prématurée et comme le livrant à une situation plus pénible, comme homme-esprit, que celle d'où on l'arrachait par le supplice ; néanmoins cette justice ne le pouvait point perdre de vue pour cela ; et comme les lois divines sont vivantes et qu'elles ne peuvent même, en donnant la mort, se séparer de la vie qui les accompagne, nous ne croirons point nous égarer en pensant que le coupable, qui payait ses crimes de sa vie animale, et qui entrait dans une situation plus pénible que celle qu'il quittait, ne pût aussi, en y entrant avec résignation, en espérer le terme et jouir enfin des vivifiantes compensations divines.

Dans le premier exemple, l'homme-esprit était puni par la privation ; dans le second exemple, ou dans l'état qui suivait la mort corporelle du coupable, l'homme-esprit était puni par la molestation ; mais ces deux punitions étant divines, elles ne pouvaient avoir que l'amendement de l'homme-esprit pour objet, et non pas sa destruction, qui est impossible ; et, dans tous ces cas, la main suprême pouvait toujours rendre au coupable beaucoup plus qu'elle ne lui avait ôté¹⁰¹.

(La suite de ce chapitre Esotérisme et Métempsychose de cette étude fondamentale de Robert Amadou intitulée Louis-Claude de Saint-Martin, le théosophe méconnu sera publiée dans le n° 3 de 2018 de la revue à paraître fin septembre 2018.)

¹⁰⁰ Lettre de S.M. à J.Ch. Ehrmann, du 2 juillet 1787, ap. Amadou, *Trésor martiniste*, op. cit., p. 141.

¹⁰¹ *Eclair* ..., op. cit., p. 81.

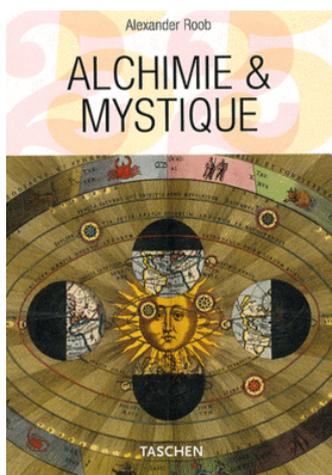
Présentation d'Annie Delcros

Annie Delcros a été membre de la Société Théosophique et elle fut la disciple assidue et fidèle de Robert Delafolie †.

Ici, elle a rassemblé un certain nombre de citations extraites du « Musée historique » d'Alexander Roob.

En publiant cet article, nous voulons honorer ces grands Anciens qui nous ont montré la voie et soutenu nos premiers pas.

LE MUSÉE HERMÉTIQUE Alexander Roob



Extraits

Ces extraits sont issus d'un ouvrage haut en couleur, celui de l'alchimie et de la mystique, de la Cabale et de la magie, de la Rose-Croix et de la Franc-Maçonnerie. « Les citations des textes hermétiques nous transportent dans l'univers des sciences occultes ».

Le choix de ce qui est rapporté de cette étude si vaste et complète relève de citations d'Initiés des siècles passés, nous révélant ainsi leurs « Claires Visions », afin de comprendre la VIE, du macrocosme au microcosme.

Le mot « gnose » veut dire connaissance, et le gnostique passe par plusieurs prises de conscience. C'est la bonne nouvelle qui s'impose tout d'abord en lui. Il découvre que son être est d'essence divine et que l'âme est une étincelle du divin.

L'autre c'est la mauvaise nouvelle, c'est celle de « l'horreur de la situation » où se trouve l'âme. L'étincelle divine qui est prisonnière des puissances des ténèbres est engluee **dans l'exil de la matière**. Enfermée dans le cachot grossier du corps, l'âme est trompée par les sens, et les astres démoniaques la souillent pour empêcher son retour dans la divine patrie.



Flore (1130-1202) → Les trois cycles cosmiques :

- Le premier est la loi et la crainte de Dieu qui dominent l'ère primitive, celle du Père qui est encore l'ère de l'Ancien Testament (l'Ère du Bélier).
- La seconde, celle du Fils, celle de l'Église et des dogmes (Les murailles de la Foi) (l'Ère des Poissons).
- La troisième, celle du Saint-Esprit, où règneront la joie, la jubilation et la liberté. Alors l'Écriture sera comprise intuitivement et symboliquement. Ce sera la fin des Églises et de leurs articles de foi semblables à de hautes murailles ; ce sera l'édification d'un Ordre contemplatif (l'Ère du Verseau).

Cette ère spirituelle, c'est l'aurore d'un jour nouveau que **Jacob Böhme** et les alchimistes voient poindre à l'horizon, c'est la réforme générale des Rose-Croix.

Julius Schiller (Augsbourg, 1627), dont le sentiment religieux s'offensait « *qu'on donnât aux étoiles des noms d'esprits malins, d'animaux ou d'impies* ». N'est-il pas dit dans la Bible que « *ceux qui auront été intelligents brilleront comme la splendeur du ciel, et ceux qui auront enseigné la justice à la multitude brilleront comme les étoiles, à toujours et à perpétuité* » ?



Zohar - Livre de la Splendeur, rédigé en araméen, est l'œuvre maîtresse de la Cabale.

→ « Lorsque Celui qui est voilé voulut se révéler au non manifesté, il engendra un point lumineux. Avant que ce point ne fût lumineux, l'Infini (*En-Soph*) était masqué et ne répandait aucune clarté »

Selon la **tradition tantrique**, le **bindu** - point énergétique invisible - engendre la matière originaire (**prakriti**), qui est faite de trois qualités ou guna :

- *Sattva*, l'essence, la paix ;
- *Rajas*, l'énergie, la passion ;
- *Tamas*, la substance, l'inertie.

Au commencement de la création, ces trois qualités sont en équilibre. C'est de leur discordance que naît la multiplicité.

Pour **Jacob Böhme** et autres cabalistes chrétiens, la Trinité « l'UN » descend en lui-même et il est de nature ternaire ... alors il devient agent de vie.

Robert Fludd, disciple de **Paracelse** : « La création est comme un extrait d'un sombre bouillon primitif, la **prima materia**, produite de lumière, obscurité et eaux spirituelles, dont la terre est issue de la strate inférieure des éléments les plus matériels et les plus grossiers ». Rien d'étonnant, ajoute **Fludd**, « que notre planète soit une vallée de larmes, quand on songe qu'elle est faite de la lie de la création, où se complaît le diable ».

John Milton (Le Paradis perdu, 1667) : Dieu dit : « que la lumière soit, et la lumière fut. Elle sortit du fond de l'abysse et, de l'Est où elle a sa demeure, elle s'envola par les ténèbres, habillée d'un nuage étincelant, car il n'y avait pas encore de soleil ».



Robert Fludd, (Utriusque Cosmi - Oppenheim, 1617) : « *La lumière de l'esprit non encore manifestée se reflète dans la sphère du feu céleste comme dans un miroir ; c'est par cette réflexion même que, pour la première fois, elle se manifeste* ».

Georg von Welling (Opus mago-cabalisticum, Francfort 1619) : « *Le monde terrestre naquit des eaux funestes et ténébreuses, du chaos¹, où Saturne-Lucifer fut enfermé après qu'il fut déchu des sphères lumineuses du Ciel. Lorsque Elohim eût séparé la lumière d'avec les ténèbres, il créa les sept régions élémentaires de l'univers, qui vont de l'ultime rivage aux eaux ignées de lumière (Shamaim), jusqu'au feu central intérieur, sinistre étang de feu, qui est la demeure de Lucifer - jeté dans le feu de l'abîme par Michel et Uriel - jusqu'au jour du Jugement* ».



Exposé du système de *J. Böhme* : Grand mystère de l'abysse, l'Être Divin s'engendre lui-même dans les profondeurs (**le bysse**) en se reflétant dans le miroir de la sagesse (**Sophia**). Cette auto-procréation de Dieu, due à sa propre réflexion dans le néant primordial, sert de départ à la triade dialectique, la démarche même de la création.

Ci-dessous, texte repris d'un schéma sur des notions de *Jacob Böhme* :
Mouvement spontané de l'insondable et éternelle Unité.
La respiration de Dieu : inspiration – expiration

¹ Le chaos élémentaire issu des eaux inférieures « *est une substance grossière et sans forme, qui renferme dans ses entrailles les éléments à ce point embrouillés, qu'ils y mènent entre eux, une lutte sauvage* ».

→ Succession éternelle de la **systole** et de la **diastole**, de **coagula** et **solve** :

Non Être divin → Dieu Ténèbres Néant (Indicible luminescence)

Systole → Inspire - Feu Racine - Saturne - Acide - Soufre

Création - Chute - Roue de l'angoisse de la vie :
mouvement rotatoire des « affres de l'angoisse »
Frottement et rotation ; c'est le double feu de lumière et ténèbres,
un éclair, le « schrack ».

Moi - Illusion d'exister « coagulation saline »

C'est aussi le principe d'attraction du Dieu vengeur, celui du monde des Ténèbres, centripète, source de rigueur, dureté, froideur.

Dieu s'autocréant ou Dieu s'engendrant → Le Fils

Diastole → Expire - Feu Amour - Mercure - Alcalin -
Force de répulsion ; centrifuge de « l'âpre amertume » appelée aussi
« l'aiguillon de la sensibilité ». Cette force engendre la vivacité
Mercurielle et la vie des sens.



Les attributs du principe du Fils qui se manifeste en un clair feu spirituel :

1. La lumière ou l'amour, l'esprit véritable (**Vénus**).
2. Le son, le ton, la joyeuse exaltation des cinq sens (**Jupiter**).
3. L'essentiel, le « mysterium magnum » ou la substance du monde sensible (**Lune-Sophia**).

William Blake (La Porte de la Mort, in *Gates of Paradise* écrit en 1793) :
« Prendre un bain de vapeur avec Saturne cela voulait dire que le passage sur cette terre, cette vallée de larmes, amène un processus de purification qui conduit au dépassement de la nature humaine ».

(Etat brut du **vieil homme**),



et aussi (**La Chute de l'Homme** écrit en 1807)

Devant le courroux du Père, le Sauveur mène avec bienveillance, passant dans les rangs des anges gardiens éplorés, nos premiers parents hors du Jardin d'Eden, jetés dans le monde extérieur des contraires, alors que les anges du mal viennent d'être chassés du Paradis.

Satan met en leur cœur le péché, la mort et l'enfer, afin qu'ils fêtent avec lui, la naissance de la guerre et de la détresse.

La Cabale enseigne l'androgynat primitif, qu'ont repris *J. Böhme* et *Paracelse*.

J. Böhme : « Adam était homme et femme à la fois, en état d'innocence. Il lui était possible, vierge, d'enfanter tout selon sa volonté (...) et son corps pouvait traverser arbres et pierres. Il eût pu trouver le sublime lapis des Philosophes aussi aisément qu'il l'eût fait d'une pierre à bâtir ordinaire ».

L'aspect féminin, qui était essentiel en Adam avant qu'il ne lui fût retiré pendant son sommeil et qu'il n'en eût été aliéné, était son épouse *Sophia* (la Sagesse).

W. Blake en parle comme d'une

« Émanation » (irradiation énergétique et spirituelle) :

« Après qu'Adam, de par la chute, s'est « imaginé » dans le monde extérieur et qu'il eut troqué son corps astral de lumière contre un fantôme de chair, sa compagne et matrice le quitta. Et depuis, il mène l'existence irréelle d'une ombre (un spectre, l'aspect masculin) (Descente de l'homme dans la vallée de la mort) ».

Hermann Hugo - Anvers 1659 : « Ô homme ! Ô malheureux. Tu es condamné à respirer dans cet exécrationnel corps voué à la mort » !!!

C. Jung (*Mysterium conjunctionis*, Zurich 1957) : Cormerius, dans sa lettre à Cléopâtre, l'un des plus anciens textes alchimiques, parle des métaux comme de « cadavres » qui gisent de-ci de-là dans l'Hadès, opprimés et enchaînés dans la nuit et le brouillard. Mais les « eaux bénies » parviennent jusqu'à eux et les tirent de leur sommeil.

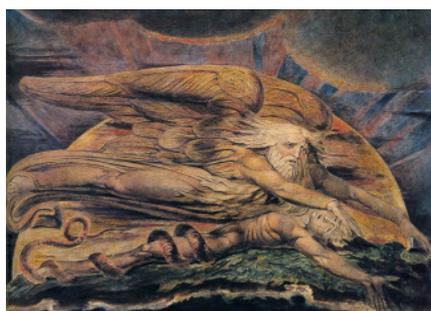
Novalis (*Hymnen and die Nacht*, Hymnes à la Nuit) : « Ô Nuit, je me tourne vers toi, Nuit sacrée, ô mystérieuse Nuit ! Que le monde est loin au fond de la crypte profonde (...) m'anéantir dans la rosée, me mêler à la cendre ! »

J. d'Espagnet. (*Das Geheime Werk*, Nuremberg 1730) :
« Le Grand Œuvre n'est rien d'autre qu'un processus de dissolution et solidification : dissoudre le corps et solidifier l'esprit »

Eyrenée Philalèthe, (*Ripley Revived*, Londres 1677) : *Il fut un temps où Chronos-Saturne régnait dans toute sa gloire sur l'Âge d'Or, lieu de l'éternelle jeunesse. Mais depuis que son fils Jupiter le détrôna et qu'il fut, comme il est dit dans l'Iliade, « envoyé en exil sous la terre », il se trouve en un pitoyable état : il incarne la mort avec sa faux en main ainsi que l'aspect destructeur du temps.*

C'est ainsi que dans *l'Opus*, la matière doit passer par la « porte des ténèbres » « pour renaître, régénérée, dans la lumière du Paradis ».

J. Böhme, *Aurora* : « **Urizen** était dans l'éternité et il s'en est allé.



Il a sombré depuis en un sommeil de pierre. Il est le corps du monde. Les éons le survolent et succèdent aux éons chez les gnostiques, Puissance éternelle émanée de l'Être suprême et par laquelle s'exerce leur action sur le monde. Du fond de son engourdissement cauchemardesque, son immense dos perclus se tord au-dessus des vents, et les côtes en jaillissent, douloureuses, comme la voute d'une caverne, et l'assiette des

os a glacé en lui les os du bonheur. Tout comme chez l'homme, l'enveloppe du cerveau le limite et l'enferme ... l'énergie saturnienne encercle et dessèche la force vitale et l'entendement. Sous la forme du Dieu autoritaire de l'Ancien Testament, il créa la matière comme un rempart contre l'éternité. Le monde qu'il a créé est « un encerclement de la vie ».

W. Blake → **Urizen**, Créateur, vieillard à la barbe blanche, incarne ce que Novalis appelle « la raison pétrifiante ».



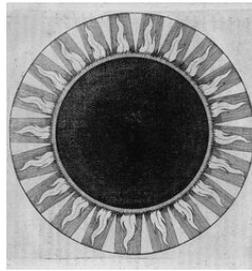
Los défini par **W. Blake** : comme étant le prophète de l'imagination, la conception que se fait **Paracelse** du « Vulcain Intérieur » → artisan de toutes choses, c'est le feu intérieur qui transmue, au cœur de la nature, le génie divin.

Sendivogius, disciple de **Paracelse**, le nomme le Soleil du centre de l'Univers. (NB. Los est l'anagramme de Sol ou encore de soul).

W. Blake (The book of Urizen 1794) : « *L'acte satanique d'Urizen, qui consiste à s'être détaché de l'éternité dont il était, l'a entraîné dans le vide. Seigneur du soleil minéral, il jouissait jadis de l'éternelle jeunesse et il incarnait la confiance et la certitude, mais depuis la chute, il incarne le doute destructeur et la raison calculatrice* ».

Quelque dissemblables que soient **Urizen** et **Los** - dans le monde de l'enfement - ils étaient jumeaux dans l'éternité. C'est dans les affres du déchirement qu'Urizen fut arraché à Los, son âme-sœur.

S. Trismosin, (Splendor Solis Londres 16^e siècle) : « *Le soleil noir en tant que soleil extérieur et dont le « sombre feu qui tout embrase » mène la matière à la putréfaction. Dans le livre de la « Sainte Trinité », il est dit que c'est le feu du soleil noir qui brûle en Adam, coupable du péché originel, et en sa descendance. L'alchimie arabe fait également du soleil noir ou de l'ombre du soleil le symbole des impuretés de l'or vulgaire, qu'il s'agit de purifier.*



Wikipedia : Le soleil noir est aussi un symbole du *mysticisme nazi* créé par [Karl Maria Wiligut](#)², il est composé de trois *svastika*³, un symbole religieux que l'on retrouve de l'Europe à l'Océanie, étroitement enlacées ou aussi de douze fois le caractère *Sōwilō* de l'*alphabet runique* désignant *Sól*, la personnification du *Soleil* dans la *mythologie nordique*. Comme ces deux symboles, il peut être rencontré dans les deux sens de rotation. Tout comme le svastika, le *Sōwilō* et la roue solaire qu'il regroupe, fut employé comme symbole par les nazis pendant la *Seconde Guerre mondiale*. On a recensé seulement deux représentations du *Soleil noir* par les nazis. Mais une est de taille : il s'agit d'un symbole dessiné par la *SS* dans le château de *Wewelsburg* dans le sol en marbre.



Nicolas Flamel (Chymische Wercke, Hambourg 1681) : « *Le Soleil Intérieur en tant que symbole du lapis, du rouge lion ailé dont il est dit qu'il « arrache l'homme à cette vallée de larmes, pour son salut, ainsi il le libère de l'indigence et du mal et l'emporte sur ses ailes dans les louanges et les honneurs loin des putrides eaux égyptiennes, qui sont le pain quotidien du simple mortel* » (...)

² https://fr.wikipedia.org/wiki/Karl_Maria_Wiligut

³ **Robert Fludd**, (Utriusque Cosmi, 1617). Sur le sablier de Chronos-Saturne où la *svastika* est représentée sur une gravure, **figure les forces bipolaires auxquelles l'univers entier est soumis** : la systole (le soufre) et la diastole (le mercure), le soleil et la lune des deux cosmos.

Ph. O. Runge, 1801 : Dans la foulée de la Réforme, les Rose-Croix convoquèrent, en 1605, avec la « *Confessio Fraternitatis* », « *le monde à une réforme spirituelle générale* ». Alors que la fin du monde approche, il convient d'ouvrir son cœur au soleil nouveau, et d'en saluer le lever dans l'allégresse.

Jacob Böhme (Theosophische Wercke), Amsterdam 1682 : « *L'âme en son œil de feu, ou un miroir de feu en quoi Dieu se révèle (...)* L'âme est un feu avide, et si on ne la nourrit, elle se fait vallon triste et cupide. Les ténèbres sont cachées au cœur de la lumière, et celui dont l'orgueil le veut mettre au-dessus de Dieu, comme fit Lucifer, celui-là n'aura que les ténèbres pour lot. Et c'est pourquoi il faut exhorter l'âme à rester en ce juste et « *quiet* » milieu, lequel se situe entre la spiritualité la plus haute et l'humanité la plus profonde ».

Eyrenée Philalèthe (Lumen de Lumine, Hambourg 1693) : « *Le dragon vert, c'est le « mercure des sages », trésor que seuls découvriront ceux qui sont purs comme des petits enfants* ».



Karl von Eckharts-hausen (La théorie des nombres naturels, Leipzig, 1794) : « *Force et simplicité doivent fusionner pour s'élever jusqu'à cette unité qui est source de toutes choses* ».

Goethe (Cours de Physique 1806) : « *Bâtir le monde visible avec de la lumière et des ténèbres, ou le réduire en lumière et en ténèbres, telle est notre mission, car ce monde visible, que nous tenons pour indivisible, est en réalité fait de ces deux éléments premiers, mêlés avec le plus bel art* ».



Le pouvoir créateur de l'imagination correspond, chez l'homme, à l'activité des astres extérieurs, démiurgique et créatrice d'univers ; c'est pourquoi **Paracelse** appelait l'imagination « l'astre intérieur ». Il ne faut pas confondre l'imagination avec la fantaisie. On concevait la première comme une force créatrice, qui se concentre sur l'**eidâ**, les Idées, les archétypes du « monde réel » ; la seconde en revanche, n'était qu'une illusion lunaire de somnambule, en rapport avec l'**eidola**, : les reflets des idées dans le « monde des apparences ».

Paracelse compare l'imagination⁴ **Ein bildung** à un aimant qui, par la force d'attraction, attirerait les choses du dehors et les ferait entrer en l'homme pour y subir une transformation. C'est pourquoi le champ d'activité de l'imagination est représenté comme le symbole de l'alchimiste, du sculpteur ou du forgeron en l'homme.

Le néo-platonisme fut, au Moyen Âge, principalement représenté par la mystique de l'Église orthodoxe. Il fut condamné, en Occident, à végéter dans l'ombre du système doctrinal scolastique. L'Église, par ailleurs, pensait que l'extermination des Cathares et des Vaudois au début du 13^e siècle, et la mise en place subséquente de la « Sainte Inquisition », avaient enrayé la marche **des « hérésies » gnostiques qui enseignaient que l'homme faisait seul son salut, et que ce monde c'est l'enfer, et qu'en conséquence, il fallait s'abstenir de perpétuer l'espèce. Les institutions catholiques de l'époque, pensaient exactement la même chose, mais il ne fallait pas que le monde en soit éclairé, d'où l'extermination du catharisme et des Albigeois avec ses cortèges d'horreur.**

Mais on ne saurait s'en tenir, fort heureusement, à l'extermination définitive de ces courants, par exemple : « *la Clef du Succès dans la Vie : Le Sermon sur la Montagne* », d'Emmet Fox⁵ : ouvrage, proclamant que le Christ est en nous-mêmes avec toute Sa Puissance qui est la véritable source de tout ce qui existe, « *il suffit qu'elle coule dans votre être et se transforme en santé, prospérité vraie, en inspiration, en tout ce dont vous avez besoin* ».

⁴ « L'imagination est nécessaire car l'homme est « ce qu'il pense et cela qu'il pense. Pense-t-il au feu qu'il est ce feu ».

⁵ « **Emmet Fox** (30 juillet 1886 - 13 août 1951) est une des principales figures de la mouvance de la Nouvelle Pensée (*New Thought*) au sein du christianisme étasunien. Pasteur de la Science divine, il est essentiellement connu pour ses écrits spirituels prônant la pensée positive. »

Nous portons en nous le *centrum naturae*, le cœur de la nature : nous sommes libres de faire un ange de ce que nous sommes, libres de faire un démon de nous-mêmes, et nous le sommes.

Nous opérons sans cesse et de partout dans la nature, nous cultivons notre champ, d'où le libre arbitre **ou ego**, que Dieu a donné à Adam à l'issue de sa chute, ou de son exil de l'Eden, en générant des myriades d'éclats (d'où l'humanité est issue).

Finnegans Wake : « *Tout homme n'est qu'une particule - particula - du Grand Homme, et il n'est rien en l'homme qui ait son pendant dans le Grand Homme.* »

Jacob Böhme → Les **anges célestes**, en leur fécondité, flottent « *dans les douces eaux de la matrice* », et les **anges infernaux**, en leur stérilité, « *sont prisonniers de l'implacable feu de l'ire* ».

Chacun de nous sera, après sa mort, porté par les rayons de son imagination, là où il l'aura imaginé pendant sa vie. Entre les deux pôles du jour et de la nuit, on voit « les gradins de la joie et de l'affliction », où l'âme demeurera après sa mort, se dessiner comme des lignes de force magnétique.

Georg von Welling - « *Opus mago cabalisticum, Francfort & Leipzig, 1760* »

Le rosicrucien *Daniel Mögling* (pseudonyme : *Théophile Schweighart* de Constance), a dessiné un diagramme appelé l'arbre de la pansophie. Là se voit l'harmonieuse union du microcosme et du macrocosme dans la contemplation :

omnia ab uno tout vient de l'Un → *omnia ad unum* tout va à l'Un.

Médite sur la nature et sur les éléments (...) et vois comme tu en fais partie, de là tu réintégreras le Tout-Puissant.

Une planche d'un recueil d'écrits grecs du 11^e s., illustre un tract sur les « *faiseurs d'or* » (*Chrysopeia*), et dans un de ces cercles concentriques, on peut lire :

→ « *Un le Tout ; Tout est dans l'Un ; Tout est pour Lui ; Tout est en Lui. Le serpent est l'Un. Son symbole est bon et mauvais* ».

Synesios (alchimiste grec du 4^e s.) : « *Tout comme au Commencement était l'UN, ainsi tout vient de l'UN dans*

l'Œuvre, et retourne à l'UN. C'est ce que signifie la transmutation des éléments dans l'autre sens ».

W. Shakespeare : « la tempête » : *Sors de ton sommeil* lit-on au fronton d'une porte d'entrée car ***nous sommes la matière dont sont faits les rêves.***

M.J. Ebermeier (Symbole de l'Espoir, Tübingen, 1653) :

*« Dieu est la forteresse de tous ceux qui croient en Lui ».
« Dieu est notre espoir quand la lame de fond nous emporte »*

T. Schweighart, (Speculum sopicum Rhodostauroticum, 1604) :

La « **Fama Fraternitatis** » représente le premier manifeste de cette Fraternité invisible de la **Rose-Croix** dont **Johann Valentin Andrea** et son cercle d'étudiants de Tübingen auraient été les instigateurs. Mais cette « facétie et erreur de jeunesse », comme **Andréa** nomma plus tard l'affaire, eut des suites inattendues. D'obscurs charlatans se réclamèrent un peu partout de cette assemblée miraculeuse. René Descartes et Robert Fludd cherchèrent à prendre contact avec les « Frères », mais c'est en vain. **La Fama** est sur ce point, impérative :

« Notre édifice ... n'est pas accessible au monde impie ».

Schweighart conseille à celui qui cherche la Vérité d'être à l'affût comme les colombes de Noé, de mettre son espoir en Dieu et de sans cesse prier. Alors il arrivera que l'un des Frères se manifeste à lui, car les Frères savent lire les pensées.

Lambsprinck (De Lapide philosophico, Francfort, 1625) : Un cerf et une licorne se cachent dans la forêt : la forêt représente le corps, la licorne l'esprit et le cerf, l'âme, le mercure, principe féminin. « *Bienheureux celui qui les capturera par l'art et qui les domptera* ».

Dans une illustration tantrique de l'**Opus Magnum**, sont représentés deux serpents s'enlaçant, dont **Bosohli**, vers 1700, a symbolisé l'énergie cosmique s'enroulant autour d'un **linguam** (phallus) invisible.

La manifestation microcosmique de l'universelle énergie s'appelle **kundalini** dans l'hindouisme, qui s'appelle ailleurs le **feu ophidien**. Le flux vital de la **kundalini**, à l'état d'éveil, monte le long de la colonne vertébrale par le canal central immatériel, qui a pour nom **susumna**, jusqu'au centre cérébral.

À gauche de ce dernier, se trouve le canal lunaire *idâ*.
 À droite, le canal solaire, *pingalâ*.
 Les trois canaux se rejoignent à la hauteur des sourcils.



Ouroboros, serpent formant un cercle en se mordant la queue, est l'**éon**, la totalité du temps et de l'espace, et c'est encore l'Océan, la ceinture marine dans la cosmogonie gnostique, qui sépare des sombres eaux inférieures, les régions supérieures du Pneuma.



L'âme ignée a choisi avec le feu la mauvaise auberge, et c'est avec le feu et la violence qu'il lui faudra la quitter, car autrement le serpent diabolique, qui est encore l'esprit sidéral de ce monde, la retiendra prisonnière en sa geôle. Il n'y a pas d'issue par en bas, mais par en haut au-delà des sens, on respire et on vivifie la vie. C'est là que la céleste Sophia attend son époux animique.

Paracelse : « *La salamandre habite le feu, pas le sombre feu matériel, mais bien le feu essentiel, « spirituel » de la nature* ».

Von der Urmaterie 1926 : « *Salamandre vient de sel et de mandra (étable, grotte, ermitage). On peut réduire toute matière à l'une des formes du sel. Ainsi, une incarnation de sel résulte du Verbe divin fait matière. Il faut l'union d'un agent céleste, fils du divin feu solaire, et d'un*

élément terrestre et passif. L'alchimie véritable c'est l'Halchymie du Grec hal → sel ; et chyo → je cuis.

Jacob Böhme donne au « feu secret » le nom de « schrack » (comme cité plus haut) ou choc initial. C'est l'éclair qui a sa source dans le salpêtre divin, secret. Il est en son intérieur « la semence de l'entière divinité » et en son extérieur « la racine de toute énergie matérielle ».

Le « feu invisible » de Robert Fludd mène de la main de Dieu au singe de l'art en passant par la Vierge nommée Nature. Le singe figure les facultés intellectuelles et techniques de l'homme, et c'est par ce moyen que ce dernier cherche à imiter la nature et à la perfectionner.

(De nos jours, nous relevons dans Wikipedia :

Le biomimétisme qui est l'observation du vivant et son imitation permettant à des scientifiques et des entrepreneurs, d'inventer de nouvelles technologies pour associer le progrès au respect de l'environnement. La démarche consiste à reproduire artificiellement des propriétés essentielles d'un ou plusieurs systèmes biologiques. C'est une source d'inspiration pour de nombreux inventeurs).

(Rien de nouveau sous le soleil).

Albrecht Dürer (Amores de Conrad Celtis, Nuremberg 1502) : « Moi Philosophia, je porte en mon sein tout ce qui fait que le ciel, la terre et l'eau sont, et tout ce qu'embrasse la vie de l'homme et tout ce que dieu igné a créé dans l'univers ».

Dans « Alchimie et Mystique », une Fontaine au dragon à deux têtes est représentée, qui symbolise l'essence bipolaire du lapis mercuriel qu'Ulmannus nomme « eau de vertu » ou « pure pierre blanche et rouge ». Le rouge c'est le soleil ; le sang, c'est l'aspect masculin ; le blanc c'est la lune charnelle et féminine.

Livre de la Sainte Trinité, début du XV^e siècle : Tout ce qui existe doit ses qualités premières et les plus parfaites au feu du soleil, qui représente Dieu. « Tout vient du soleil et y retournera ». « Ce soleil de feu extérieur, c'est notre chair et notre sang. Mais le soleil intérieur, c'est l'âme, l'aurore. C'est lui qui attire le feu du soleil extérieur et le conduit à nos entrailles ».

L'homme déchu est racheté grâce à l'image du **Sauveur**. « Réveille-toi, toi qui dors au pays des ombres : étire tes membres endoloris ! Je suis en toi et toi en moi, si nous baignons tous deux dans l'amour divin ». Jésus est « l'idée ou le corps divin dans l'homme ». « La forme universelle unique qui contient toutes choses en leurs formes éternelles ».

L'homme n'a pas seulement été créé à l'image de Dieu, mais en avait encore l'omnipotence. **Agrippa de Nettesheim** (1486-1535) : « tira l'homme de la place qu'il occupait dans la hiérarchie cosmique et le mit au centre de la création. Seul l'homme a le mérite de participer de tout. Il participe de la matière à sa subjectivité, des éléments en son quadruple corps, des plantes par son fluide végétatif, des animaux par la vie des sens, des cieux par son esprit éthérique, des anges par sa sagesse et Dieu par la somme de tout, et tout comme Dieu est omniscient, l'homme de même est apte à tout connaître ».

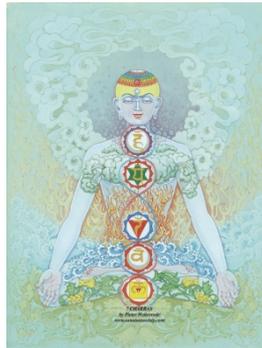
Avant que ce Grand Homme – Adam – eût chu dans la matière pendant son sommeil de mort, sortant ainsi de l'androgynat céleste, le Christ le suivit dans cette « irréalité » pour lui donner, en créant Ève, la chance d'être sauvé. **J. Böhme** exprime cela ainsi : « Le Christ détourna Adam des vanités pendant son sommeil et Il lui redonna la vision angélique » en ce qu'il créa Ève « de son essence, de l'aspect féminin de son être ». « Elle est la matrice d'Adam, de céleste nature : **Sophia ou Sagesse** qui est donc l'émanation féminine de Dieu. C'est par elle que son germe spirituel prend forme, tout d'abord par le Verbe qu'articule Sophia, puis dans la matière en passant par la matrice de la nature. Cette dernière représente la Sophia déchuée.

W. Blake nomme cet aspect féminin « émanation », et il donne à l'aspect masculin le nom de spectre. Le but primordial de l'existence terrestre, c'est, selon lui, le rachat de « l'émanation » et la réunion des deux aspects opposés. La voie qui y mène passe, toujours selon **Blake**, par la joie des sens et par l'assouvissement de la sexualité, ce à quoi font obstacle les fausses doctrines morales et le dogmatisme religieux qui est un instrument de répression sexuelle.

Jacob Böhme, (Aurora) : « Corrompu, il n'a part qu'imparfaitement à sa divine lignée. Car il est certain que l'Esprit Saint évite la chair coupable et ne s'y laisse pas enfermer, bien plutôt il la transperce comme l'éclair. Mais si la source du cœur le retient, il fait en passant par les sept esprits

des sources (voir ci-dessous), son apothéose, et dans le cerveau, il explose comme l'aurore à son lever : c'est là, la fin et la connaissance ».

D. A. Freher (in Works of J. Behmen, Law Edition 1764) : Le lever de ce schrack de feu salnitrique, au long des **sept esprits des sources**, a souvent été comparé à l'éveil du serpent de feu, la **kundalini** du yoga hindouiste, qui fait l'ascension des **sept centres immatériels du corps, les chakras** et débouche au sommet de la tête, où elle s'éveille dans la pure connaissance.



Aurora consurgens, 15^e s. : « *Dans le Père est l'éternité, dans le Fils l'identité, dans l'Esprit-Saint l'intégration de l'éternité et de l'identité* ». Cor. 12,27 → « *Vous êtes le corps de Christ, et, chacun pour sa part, est un de ses membres* ». C'est de la plénitude divine (le Plérôme) que s'écoule le Saint-Esprit, le souffle vital de l'Église.

Vision de Sainte **Hildegarde de Bingen, (1098-1179)**.

(Liber Divinorum Operum, 13^e s.), a pour objet l'homme et son intégration dans l'ordre de la création divine. L'amour divin du Fils lui apparut au ciel sous une forme cosmique de couleur rouge, lequel n'est surpassé que par la bonté du Père. Sur sa poitrine elle vit la « roue du monde » où brûlaient deux feux : le feu clair de l'Amour et le sombre feu du Jugement, et tous deux marquaient les limites extrêmes de l'univers. Lui apparurent également douze têtes d'animaux figurant les vents et les vertus qui forment le système de corrélation, où l'homme prend place en tant que couronnement de la création.

Autre vision de **Sainte Hildegarde** : « *Puis je vis une lumière resplendissante (le Père), et, dans cette lumière, une forme humaine bleu saphir (le Fils) entourée de flamme rubescentes d'un rouge très tendre (le Saint-Esprit). Le brasier était inondé par la lumière resplendissante et celle-ci rougeoyait dans le scintillement des flammes. Et la forme*

humaine semblait transpercée de part en part par l'éclatante lumière et par le rutillement du brasier, comme un être de lumière, force et puissance tout à la fois ».

Autre vision : « *c'était comme une immense et éclatante lumière qui scintillait comme venant d'yeux multiples et qui dirigeait ses quatre angles vers les quatre points cardinaux* ». C'est l'omniscience de Dieu où, au centre, « *une autre clarté brille, semblable à l'aurore qui rutille d'éclats de pourpre* ». Le rouge globe igné de l'âme vient de cette matrice céleste et anime l'embryon dans le ventre de la mère.

D'après *Sainte Hildegarde*, c'est la roue qui fait fonctionner le macrocosme. **Tout comme le monde est rond, la divinité l'est aussi, et en ceci elle est semblable à la roue mue par l'amour.**



Et comme le rapporte *Alighieri Dante* dans la *Divine Comédie* :
« **C'est l'Amour qui meut le Soleil et les autres Étoiles** »

Ci-dessous figure un attelage lié à la bataille de **Kurutshetra**, (partie de l'épopée mystique du **Mahabharata**, où **Krishna**, Avatar bleu de **Vishnou**, se tient à côté d'**Arjuna**, son disciple, sur le quadriges).



Cette parabole de l'attelage illustre les énergies fondamentales en l'homme, telles que les voit l'hindouisme.

Ainsi, **H. Zimmer**, (Philosophie und Religion Indiens, Zurich, 1961) décrit ces énergies ainsi : « Le **Soi (l'atman)** est le propriétaire de l'attelage ; le corps c'est le quadriges (char attelé de 4 chevaux de front) ; quant au conducteur, il représente la faculté différenciatrice et cognitive de l'intuition ; la pensée ce sont les rênes ; les chevaux ce sont les organes des sens ; la route représente l'objet de la perception. L'homme en qui se rejoignent le **Soi (atman)** et les facultés sensibles et cognitives, est appelé le mangeur ou le jouisseur.

Bhaktivedanta Book Trust : « *Les perceptions des sens, qui vont des plus subtiles aux plus grossières, comme l'ouïe, la vue, l'odorat, le goût et le toucher, sont représentées dans l'ordre indiqué par les chevaux, qui se montrent sauvages et indomptables* ».

J. Krishnamurti, (Ideal und Wirklichkeit), Berne : « L'éternité par rapport au temps se comporte, en philosophie hermétique, comme le centre par rapport à la périphérie, ou l'or solaire par rapport au plomb saturnien. Le but de « **l'Opus Magnum** », c'est le renversement total de la relation intérieur/extérieur, c'est le bain de jouvence qu'est le rétablissement du vieux Chronos/Saturne en l'état paradisiaque qui fut le sien. Saturne incarne encore la rigueur intellectuelle et le jugement analytique. Et la fin du savoir est le commencement de la sagesse. »

D.A. Freher (Paradoxa Emblemata, manuscrit, 18^e siècle) : « *L'insondable abîme enroule ses spires en un vouloir* »



Giordano Bruno (De la Cause, du Fondement de l'Être et de l'Un, Venise, 1584).

« *La mort est le commencement de la vie, et la vie le commencement de la mort : et la mort et la vie viennent d'un centre qui ne vit ni ne meurt* ».

« *Cela qui fut le grain se fait plante, et cela qui fut plante se fait épi, donne le pain, et le pain donne la nourriture et le germe en naît, et l'embryon et l'homme, et le cadavre qui donne la terre et la pierre et toutes les formes qui sont dans la nature (...) La matière est donc infrangible, tout comme la forme substantielle des choses, qui est l'âme (...) elle est pouvoir des pouvoirs, réalité des réalités, vie de la vie, être de l'être* ».

Pour *J. Böhme*, le blanc est la seule couleur qu'on ne trouve pas dans le « mystère de la nature », parce qu'inhérente à la divinité. Il en fait « le Fils de Dieu » que reflète « la mer de la nature ».

Quant au noir, c'est le **En Soph** cabalistique, le Non-Être divin en qui repose la multiplicité des apparences non manifestées.

R. Fludd (Summum Bonum, Francfort, 1629) : « *La rose blanche et la rose rouge sont les noms qu'on donne à l'alchimie, à la teinture lunaire et à la teinture solaire d'où s'échappe le « précieux sang couleur de rose » du Christ Lapis. L'image de la rose englobe encore la **schekina** - reflet de la sagesse divine sur terre - et « la récolte du miel » symbolise la recherche en commun du savoir théosophique* ».



Van der Heyden, (Sigillum Lutheri, Strasbourg, 1617) : Sur les armes de Martin Luther, figurent le nom et l'emblème de la **Fraternité de la Rose-Croix**. La « réforme générale », que la Fraternité avait proclamée au début du 17^e siècle, voulait, dans l'esprit d'une mystique de la nature à la *Paracelse*, la reviviscence du protestantisme qui avait sombré dans l'orthodoxie.

L'un des buts déclarés qu'elle se proposait était la lutte contre la « tyrannie du pape » qui avait conduit *Giordano Bruno* au bûcher,

quelques années plus tôt. Ce dernier évoquait, en 1591, l'infinité des mondes : « *Nous ne sommes pas plus que n'importe quel autre point de l'univers au centre du monde, et tout ce qui existe est dans l'univers, et l'univers est en toute chose* ».

William Blake

« J'aimais aller de par les champs
 Avec au cœur, l'orgueil de l'été,
 Alors je le vis, le dispensateur d'amour,
 Glissant sur les rayons du soleil
 Dans mes cheveux il mit des lis
 Sur mes sourcils, des roses rouges,
 Et dans son jardin doré, on humait
 Tout ce qui faisait sa réjouissance.
 La rosée de mai m'humecte les ailes,
 Mien est de Phébus, le chant de feu,
 En ses rets de soie me prit,
 Lors en sa cage vermeille me mit »



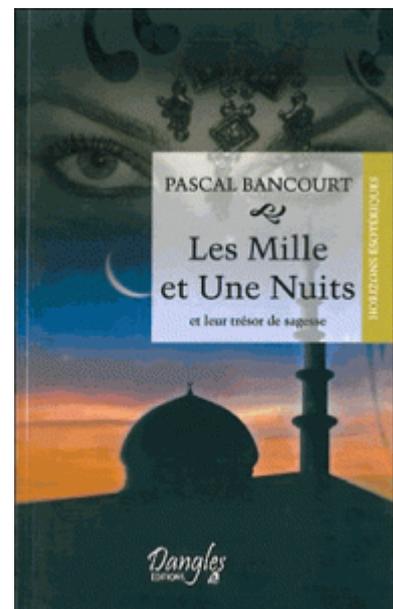
« L'homme est ce qu'il pense et la chose qu'il imagine ».
 « Pense-t-il au feu, qu'il se fait feu »
 « Pense-t-il à la guerre, qu'il se fait guerre »

(Paracelse)

ALI BABA ET LES QUARANTE VOLEURS

par Pascal BANCOURT

*Cet article est extrait de l'ouvrage
de Pascal Bancourt :
Les mille et une nuits
et leur trésor de sagesse.
Éditions Dangles, 2007.*



Dans une ville de Perse vivaient deux frères appelés Cassim et Ali Baba. Cassim épousa une riche héritière et devint un marchand fortuné, tandis qu'Ali Baba gagnait péniblement sa vie comme bûcheron ; ses trois ânes sur lesquels il chargeait le bois étaient son seul bien. Un jour où il coupait du bois en forêt, Ali Baba vit approcher une troupe à cheval ; par précaution, il se cacha dans un arbre. Les cavaliers, des voleurs au nombre de quarante, mirent pied à terre et se dirigèrent vers un énorme rocher. Leur chef prononça ces paroles : « Sésame, ouvre-toi ! », et le rocher s'ouvrit. La bande entra par cet accès et la roche se referma. Plus tard, le rocher se rouvrit, les brigands en ressortirent, et leur chef scella l'entrée par la formule : « Sésame, referme-toi ! ». Quand la troupe se fut éloignée, Ali Baba approcha du rocher et testa les paroles : « Sésame, ouvre-toi ! ». La roche s'écarta sur une vaste caverne, éclairée par la lumière que diffusait une ouverture dans la voûte ; l'or, l'argent et de riches marchandises s'empilaient dans cet espace. Ali Baba remplit ses

sacs d'or. Puis il rouvrit la roche en énonçant « Sésame, ouvre-toi ! ». Il chargea les sacs sur ses ânes et referma la caverne par la formule « Sésame, referme-toi ! »

Ali Baba garda le secret sur sa découverte, mais son frère s'aperçut qu'il accumulait de l'or et exigea des explications. Ali Baba lui révéla alors l'existence de la caverne, ainsi que le moyen d'y entrer et d'en sortir. Le lendemain, Cassim partit très tôt vers la grotte avec dix mulets. Il ouvrit le rocher en énonçant « Sésame, ouvre-toi ! », et remplit ses sacs tandis que la roche se referma ; mais il oublia la formule pour rouvrir la caverne et en resta prisonnier. Quand les quarante voleurs revinrent, ils tuèrent Cassim et découpèrent son cadavre en quatre quartiers, qu'ils exposèrent dans la grotte pour épouvanter tout intrus. L'épouse de Cassim, ne voyant pas revenir son mari, alerta Ali Baba, qui retourna à la caverne. Il ramena les morceaux du cadavre sur l'un de ses trois ânes, après avoir chargé d'or ses deux autres ânes. Ali Baba et sa belle-sœur convinrent de garder secrète la cause du décès de Cassim. Une esclave de Cassim, appelée Morgiane, paya trois dinars un savetier nommé Baba Moustafa, pour qu'il vienne recoudre le corps de son maître en s'engageant à la discrétion. Elle lui banda les yeux et le guida jusqu'à la maison de Cassim ; puis, le travail achevé, elle le reconduisit les yeux bandés. Ali Baba fit célébrer les obsèques de son frère. Il épousa ensuite sa belle-sœur, s'installa chez elle avec sa première épouse et confia à son fils la boutique de Cassim.

Les voleurs constatèrent la disparition du corps de leur victime et la diminution de leurs tas d'or. Leur chef demanda à ce que l'un de ses hommes se porte volontaire pour aller dépister l'inconnu qui connaissait leur secret, et, pour le motiver, il annonça qu'il le punirait de mort en cas d'échec. L'un des voleurs se fit gloire d'œuvrer pour le bien commun. Il se déguisa en marchand et arriva en ville à une heure très matinale, où la seule boutique ouverte était celle de Baba Moustafa. Par d'habiles flatteries, il fit parler le savetier, et pour deux dinars, il lui fit oublier son engagement au secret. Baba Moustafa se banda les yeux pour retrouver de mémoire la maison de Cassim, que le larron marqua à la craie, mais Morgiane repéra la marque et la recopia sur les maisons voisines. Quand les voleurs arrivèrent sur place, ils ne purent distinguer laquelle des marques était la bonne. Leur guide eut la tête tranchée. Un second volontaire vint à nouveau corrompre Baba Moustafa pour qu'il retrouve la maison, que le voleur marqua de façon plus discrète, mais cette fois encore, Morgiane remarqua son empreinte et la reproduisit sur les autres demeures. Les voleurs furent dans le même embarras que la première

fois, et leur guide subit le même châtiment que son prédécesseur.

Après ces deux échecs, le chef de la troupe se chargea lui-même de l'affaire. Lui aussi vint acheter Baba Moustafa et se fit guider par lui jusqu'à la maison de Cassim, mais au lieu de laisser une marque, il mémorisa son emplacement. Puis il se procura dix-neuf mulets et trente-huit grands vases, dont l'un d'eux fut rempli d'huile. Il fit entrer ses hommes dans les vases vides, se vêtit en marchand et mena à la ville les mulets transportant les vases. Il alla demander l'hospitalité à Ali Baba qui, ne l'ayant pas reconnu, hébergea cet invité et abrita les mulets dans son écurie. À la nuit tombée, Morgiane manqua d'huile pour sa lampe. Elle songea à en puiser dans l'un des grands vases, mais en s'approchant des jarres, elle entendit une voix demander s'il était temps d'intervenir. Sans céder à la panique, Morgiane imita le chef des voleurs pour dire à ses hommes d'attendre encore. Elle remplit un chaudron en puisant au vase plein d'huile, fit bouillir cette huile, et la versa dans chacun des vases de façon à ébouillanter les larrons un par un. Puis elle resta à veiller toute la nuit. Le chef de la bande donna le signal, mais ne reçut aucun signe de vie ; voyant que ses hommes avaient péri, il prit la fuite. À son réveil, Ali Baba remercia Morgiane en l'affranchissant.

Le chef des brigands ouvrit une boutique face à celle que gérait le fils d'Ali Baba. Il se lia d'amitié avec son voisin, qui l'invita à dîner chez son père. Alors que Morgiane faisait le service, elle reconnut le voleur et vit le poignard caché sous son habit. Elle se vêtit en danseuse et s'offrit en spectacle. Après avoir esquissé une danse avec un poignard, elle quêtâ auprès des spectateurs selon l'usage chez les artistes. Tandis que le faux marchand mettait la main à sa bourse, Morgiane le tua par surprise avec son poignard. Ali Baba, qui lui devait la vie pour la seconde fois, la maria avec son fils, à qui il confia le secret de la caverne. Par la suite, tous deux profitèrent avec modération des richesses dont ils disposaient en abondance.

Il est presque inutile de relater l'histoire d'Ali Baba et des quarante voleurs, tant elle peuple la mémoire des hommes depuis leur petite enfance. La scène où le rocher s'écarte sur un fabuleux trésor à l'énoncé du mémorable « Sésame, ouvre-toi ! » est présente dans tous les esprits. Mais l'héritage du conte ne se limite pas à ses images impérissables ; son universel « Sésame, ouvre-toi ! » nous livre une formule d'une réelle puissance, dont chacun peut tester l'efficacité. En effet, si l'on récite

intérieurement cette maxime en lui portant la plénitude de son attention, on pourra constater qu'elle possède le pouvoir d'entrouvrir la caverne intérieure, celle du cœur, et d'extérioriser une partie au moins de ses richesses.

Les cavernes ont servi autrefois de centres d'initiation. Depuis la préhistoire, les Mystères furent célébrés dans des grottes. Dans la suite des temps, des constructions ont pris le relais, mais leur forme, s'agissant d'un tumulus ou d'un cairn, évoquait toujours la caverne renfermée dans un monticule. La caverne incluse dans le rocher est une figuration du cœur, le centre caché de l'être humain, regardé comme la source de la plus haute activité de l'esprit. La richesse que recèle cette cavité n'appartient pas à ce monde, car ses trésors sont les lumières du Soi. L'intelligence des choses suprasensibles se localise dans ce centre intérieur illuminé par la clarté céleste, où l'initié entre en contact avec la présence divine en l'homme. Dans les anciens rituels initiatiques, l'entrée dans la caverne matérialisait le trajet interne que parcourait le candidat, lorsqu'il effectuait ce recentrage sur lui-même.

Cassim et Ali Baba incarnent deux orientations de la conscience individuelle. Cassim récolte les succès tangibles dans le monde, tandis qu'Ali Baba oriente ses efforts dans sa vie intérieure que symbolise la forêt. Son regard introspectif, soutenu par une attention constante, l'a familiarisé à ce domaine occulté à la conscience ordinaire, de sorte qu'il a pu saisir l'occasion au moment où s'ouvrait la porte invisible. Après avoir réussi à pénétrer dans le sanctuaire de cœur, Ali Baba exhume une partie de son trésor. À son retour dans le monde des hommes, il s'efforce d'observer l'entière discrétion sur sa découverte, à l'instar des anciennes écoles initiatiques qui ne transmettaient pas la révélation à n'importe quel prétendant, afin de lui éviter les tragiques conséquences d'un échec. Les ambitieux ou les curieux ne doivent pas être confrontés à des expériences où ils laisseraient leur santé physique et psychique, sinon la vie. Mais Ali Baba n'a pu empêcher le secret de filtrer, et Cassim, son frère cupide qui s'introduit dans la caverne, ne survit pas à l'épreuve ; il périt pour s'être engagé dans une voie dangereuse à tout profane n'ayant pas évolué vers la sagesse¹.

Le rocher abritant la caverne est situé en pleine forêt, la couche de conscience opaque qui masque l'accès à cette partie essentielle de l'être. Pour pénétrer dans ce sanctuaire intérieur, le désir et la volonté ne suffisent pas ; la caverne ne s'ouvre qu'à celui qui connaît la formule.

¹ Jean-Pierre Bayard, *La symbolique du monde souterrain et de la caverne*, Guy Trédaniel, 1994, p 90 & 300.

L'injonction « Sésame, ouvre-toi ! » évoque la plus petite des graines de céréale. Le grain de sésame se réduit à un volume presque inexistant, mais son insignifiance sur le plan terrestre est en proportion inverse de son importance sur le plan spirituel, du fait de l'analogie inversée qui lie le matériel et le spirituel : ce qui est le plus grand en haut est le plus petit en bas². Cette graine d'une extrême petitesse figure le Principe divin tel qu'il réside au centre de l'être humain. La conscience qui aspire à renaître doit se concentrer sur ce germe minuscule, car c'est à cette condition qu'elle passera le seuil du mystère. Pour franchir ce point de passage resserré à l'extrême, elle doit également se dépouiller de ses excroissances en se séparant de tout attachement sensuel et temporel, ce qui compte n'étant pas ce qu'on possède mais l'emprise que prennent ces possessions sur l'individu. La pauvreté d'Ali Baba - celle de l'esprit - l'autorise à s'introduire dans la caverne et à récolter la richesse illimitée que contient ce réceptacle, la part intime de l'être qu'illumine la présence du Divin.

La caverne se présente comme une matrice qui engendre l'homme né à nouveau ; mais avant d'être un lieu de régénération, c'est un lieu de mort et de sépulture. Le passage par cette cavité funéraire détruit la personnalité extérieure qu'incarne Cassim. Les anciens Mystères d'Éleusis illustraient la transmutation de l'homme par la germination d'une graine enfouie sous la terre, avant qu'elle se déploie à la lumière. La formule « Sésame, referme-toi ! » se rapporte au grain qui meurt dans le sol, tandis que le « Sésame, ouvre-toi ! » assimile l'ouverture de la caverne à la renaissance de l'être, que figure l'éclosion de cette même céréale. La caverne est l'endroit où l'on périt, mais c'est aussi une source de vie, un lieu où se prépare la résurrection.

Dans l'ancienne Égypte, le parcours initiatique faisait référence au dieu des morts Osiris, qui fut tué et découpé en morceaux, et qui ressuscita après que son corps reconstitué ait été rendu à la vie ; comme Osiris, l'initié mourait d'une mort rituelle et éprouvait la séparation de ses constituants, avant de renaître régénéré. La mort de Cassim et le démembrement de son cadavre reproduit le sort d'Osiris ; son décès dissocie les composants de l'être humain que sont le corps, l'esprit et les diverses facultés de l'âme. La renaissance de l'être commence avec sa réunification, illustrée par la reconstitution du corps démembré de Cassim. Une fois le rituel funéraire célébré, Ali Baba épouse sa belle-sœur, s'installe chez elle avec sa première femme et confie à son fils la boutique de Cassim ; en occupant la place de son frère, il met fin à

² René Guénon, *Symboles fondamentaux de la science sacrée*, Gallimard, 1980, p. 436-437.

l'ancienne dissension entre les deux aspects, intérieur et extérieur, de la personnalité.

L'initié ne mérite les richesses de la caverne que s'il a purifié sa vie intérieure des larrons qui la parasitent. Les quarante voleurs résument les tendances humaines hostiles à la réalisation spirituelle ; ils figurent notamment les vices et les impuretés qui encombrant l'être humain, qu'il s'agisse de la cupidité, de la colère ou de la violence subsistant en l'homme. Dans l'immédiat, le processus initiatique aura pour effet d'amplifier le phénomène que les psychologues appellent le « retour du refoulé ». La tension vers l'idéal provoque en effet une réaction de l'ennemi tapi dans l'invisible, cet ennemi désignant, selon les termes de Rumi, « la pensée hostile qui existe en toi³ ». Le sujet conscient engagé dans une démarche spirituelle s'expose à voir resurgir ses démons intérieurs qui s'agitent dans l'ombre. À un moment ou à un autre, il sentira la violence avec laquelle ces facteurs d'égarement se déchaînent pour compromettre le succès de ses efforts. De grands mystiques et de grands saints ont témoigné des terribles tourments que leur ont infligés leurs diables du dedans. Dès que s'amorce l'éveil de la conscience, ces forces obscures, qui subsistent en écumant l'énergie vitale de l'être, sentent leur existence menacée et vont se mobiliser dans une ultime tentative de survie. La conscience ne pourra se transmuier tant qu'elle laissera persister dans l'âme ces éléments qui l'incitent au mal ; elle devra éliminer ces adversaires jusqu'au dernier des quarante, le nombre quarante caractérisant une période d'épreuves et d'expiation.

Les deux larrons qui, l'un après l'autre, se portent volontaires pour débusquer l'homme qui a percé leur secret, acceptent d'avance le verdict de mort qui sanctionnerait leur échec, puisque de toute façon leur survie est en jeu. Mais ils vont se heurter à Morgiane, l'esclave alerte qui incarne la vigilance, la précieuse faculté de l'âme grâce à laquelle l'homme triomphera de ses ennemis cachés en lui. À côté de Morgiane, le savetier Baba Moustafa représente d'autres facultés d'ordre psychique d'un niveau moindre. Cet artisan consciencieux est le premier à ouvrir boutique à l'aube, mais son degré d'éveil n'égale pas celui de Morgiane, qui sait au besoin veiller toute la nuit. Baba Moustafa doit ignorer l'endroit où il aura à reconstituer le corps de Cassim, car la composante psychique qu'il représente n'est pas à l'abri de la corruption. Les éléments impurs qui gangrènent l'homme parviendront d'ailleurs à le soudoyer sans mal. Ali Baba aurait été voué à sa perte si Morgiane, par deux fois, n'avait repéré et neutralisé la marque laissée par les voleurs.

³ Rumi, *Le livre du dedans*, Albin Michel, 2005, p. 340.

Pour ces deux avant-coureurs, l'acuité de Morgiane entraînera un échec synonyme de mort ; l'attention en éveil suffit à déjouer les tendances corruptrices les plus grossières. En revanche, la tâche s'avérera autrement plus coriace quand interviendra le chef de la bande, un élément à la fois rusé et tenace.

Le chef des voleurs introduit ses hommes chez Ali Baba après s'être déguisé en marchand, car les facteurs de perdition savent se travestir pour s'insinuer dans le terrain psychique. Les bandits comptent égorger leur victime lors du sommeil de la conscience, c'est-à-dire dès que cette dernière aura cédé à la distraction et à la dispersion mentale. La vigilance que personnifie Morgiane prévient la menace en s'approvisionnant en huile. Sa lampe, la lumière de l'âme qui éclaire l'obscurité intérieure, ne fonctionne pas sans la précieuse ressource que figure l'huile : l'essence lumineuse acquise par un constant effort d'attention. Sur les trente-huit vases, l'un contient de l'huile quand les trente-sept autres cachent un brigand ; dans la personnalité ordinaire, l'huile pure coexiste avec les éléments corrompus dans une proportion qui peut être comparable à un sur trente-huit. L'huile, chauffée au contact du Feu de l'Esprit, libère sa puissance qui purgera de l'homme toute corruption, à condition d'opérer avant que ces germes d'infection ne se déploient. À cet effet, l'attention s'avère décisive pour anéantir le mal avant qu'il ne prenne son essor. Morgiane réduit dans l'œuf la menace des forces obscures. Une fois les voleurs surgis des vases, il aurait été trop tard ; la jeune fille aurait rapidement succombé si elle avait dû affronter en face ne serait-ce qu'un seul de ces brigands.

Le chef des voleurs, en dépit de son cuisant échec, s'acharne jusqu'au bout. Tant que cet ultime facteur de perversion n'aura pas été éradiqué, il resurgira à la première occasion. La purification totale, sur laquelle insistent tous les enseignements ésotériques et religieux du monde, ne sera effective que lorsque la dernière trace de corruption aura été extirpée de l'être humain. Ce germe de mort s'introduit à nouveau chez Ali Baba sous un faux abord amical. Cet agent corrupteur, très difficile à détecter, s'insinue de façon furtive là où l'on ne s'attend guère à le rencontrer. Cette fois encore, l'attention et la perspicacité de Morgiane écartent le péril que la conscience ordinaire ne sait pas déceler.

Pour extirper ce dernier facteur de dépravation, Morgiane entame une danse. L'usage de la danse à des fins spirituelles fut chose fréquente dans le monde musulman, où des soufis et des derviches l'ont utilisée pour accéder à l'extase. En mettant le corps en mouvement, la danse interpelle les facultés sensibles et nerveuses liées à l'organisme

physique. Le son et le geste font participer à la démarche contemplative l'ensemble de la nature humaine : le corps, mais aussi l'âme et l'esprit. Les séances pouvaient avoir lieu dans des demeures privées, à l'occasion d'un banquet. À Bagdad comme à Damas, de grands maîtres et de grands savants ont participé à ce genre d'assemblées, où eux-mêmes s'adonnaient à la danse⁴. Parmi les clichés attachés à la culture arabe, on songe également aux danses ondulantes que pratiquaient les courtisanes avec un art consommé de la séduction. Ces danses, dont fait partie la célèbre « danse du ventre », sont héritées de rituels antiques où elles ne se réduisaient pas à une simple distraction. Sous des postures exprimant la grâce et la sensualité, la danseuse extériorisait la puissance de fascination féminine dans l'objectif de favoriser l'ouverture extatique. L'état d'éveil auquel Morgiane accède grâce à la danse lui donnera le moyen d'éradiquer le dernier, et le plus coriace, des agents de corruption.

La vigilance de Morgiane lui avait déjà valu d'être affranchie de son statut subalterne d'esclave. Sa victoire définitive, remportée sur le chef des voleurs, consacre cette faculté essentielle de l'âme au rang qu'elle mérite. Son mariage avec le fils d'Ali Baba scelle l'accession de la conscience à l'état d'éveil permanent. Une fois les causes de perversion entièrement déracinées de l'être humain, aucun obstacle n'entrave plus le libre accès à la caverne intérieure et à son trésor, ce dont l'initié profitera avec justice, puisque les éléments corrupteurs ne menaceront plus de gâter le résultat.

⁴ Éric Geoffroy, *Initiation au soufisme*, Fayard, 2003, p. 257-259.

Christine Tournier a lu pour vous :

Points de vue initiatiques¹

Revue de la Grande Loge de France

Numéro 187, mars 2018, 132 pages

Le numéro de ce trimestre est consacré à une question fondamentale : la transmission. En effet, toute école initiatique est « confrontée » à cette gageure dont elle a vocation : transmettre, mais transmettre quoi ?

En maçonnerie, quelle que soit l'orientation des Obédiences, un élément avéré ou sous-jacent domine : celui du spirituel, de la spiritualité, de l'esprit, de l'humain en sa plus subtile existence.

Ici, les articles sont consacrés à cette évidence que si nous appartenons à un Ordre dont le but est l'ouverture toujours plus ample de la conscience, il ne suffit pas de recevoir, de se nourrir de ce qui nous est offert mais de le transmettre, en tous les instants de notre vie, par nos comportements, nos paroles, nos échanges, notre savoir non infus, pour rayonner de l'essentiel dans le dépassement du littéral et de nos encombrements mentaux.

Rien ne nous appartient et nous n'appartenons à personne mais nous sommes détenteurs, à différents degrés, d'une connaissance – tant de soi que des autres – qu'il nous faut « faire suivre » comme l'énergie circulant dans la chaîne d'union.

Transmettre c'est partager les richesses qui nous ont été données pour permettre modestement de s'améliorer et d'améliorer l'humanité, dans une meilleure compréhension du monde, pour une meilleure écoute de la différence, pour une élévation de tous les êtres, même si nous ne le

¹ Conditions d'abonnement à la revue :

- 1 an, par prélèvement automatique (4 numéros) : 16 € (www.gldf.org)
- 1 an, par chèque (4 numéros) : 20 €
- 2 ans pas chèque (8 numéros) : 33 €
- Hors-série et anciens numéros : 6 €

GLDF, 8 rue Puteaux - 75017 Paris

constatons pas forcément, même si nous pensons avoir échoué, même si le bon grain tombe sur la pierre et qu'aucun écho ne répond aux paroles d'amour, de paix, d'intelligence.

Chaque auteur d'article complète le précédent. Ainsi, Frédéric Mostacci témoigne de la transmutation ontologique que procure la méditation, tandis que Jean François Pluviaud affirme que nous ne transmettons que ce que nous sommes. Dans les deux assertions réside la vérité, ce que Thierry Zaveroni ne saurait nier.

Mais nous n'en restons pas là. Il y a le tangible, le palpable, et l'article sur la construction de Guédelon en est un magnifique exemple ainsi que l'entretien avec Georges Chapouthier, neurobiologiste et philosophe.

La transmission s'appuie bien évidemment sur une tradition, sur l'expérience de ceux qui nous ont précédés et qui ont trouvé le sens juste entre erreurs et réussites.

Dans ce numéro – toujours aussi riche que les précédents – il est fait état de nos héritages, de nos devoirs, de nos exemples, de nos tentatives pour découvrir ce qui est bon pour nous et pour les autres.

A cela s'ajoutent une trentaine de pages consacrées à des aspects plus historiques, sociologiques, poétiques et littéraire, le tout agrémenté de superbes illustrations qui sont le miroir de l'écriture des auteurs, et qui, elles aussi, ont leur rôle à jouer dans la transmission.

Yves-Fred Boisset a lu pour vous...

Yves Hivert-Messeca, docteur en histoire et historien reconnu de la franc-maçonnerie, a successivement publié, en février 2012, en mars 2014 et en février 2016, aux éditions Dervy, les quatre premiers tomes de sa magistrale étude rassemblée sous le titre général *L'Europe sous l'acacia*. Aujourd'hui, le quatrième et dernier tome vient de paraître, clôturant ainsi l'exégèse de trois siècles de franc-maçonnerie². Rappelons pour mémoire que le premier tome traitait de *l'Ordre au XVIII^e siècle*, le deuxième, *du Grand XIX^e siècle*, le troisième, *du XX^e siècle, le temps du martyre, de la révolution d'octobre à la chute du mur de Berlin*. Ce

² Éd. Dervy, juillet 2018. 232 pages, 25€.

quatrième tome traite évidemment du « début du XXI^e siècle, *chant du cygne, nouvelles frontières ou fécondes métamorphoses* ».

Notons bien que, quand l'auteur nous parle de l'Europe, il s'agit de l'Europe géographique et non de la seule Europe politique (l'Union européenne), aux dimensions territoriales et aux densités de population nécessairement plus réduites. Ce continent européen qui s'étend jusqu'au Bosphore, à l'Oural et au Caucase rassemble 830 millions d'habitants. Et Hivert-Messeca poursuit en précisant que *la franc-maçonnerie est née et s'est développée en Europe, d'abord au Royaume-Uni, puis dans l'Europe de l'Ouest et du Nord et enfin dans certaines marges européennes. Progressivement, la franc-maçonnerie (et/ou l'antimaçonnerie) sont devenus un élément constitutif de l'éthos européen. Après trois siècles d'existence, la franc-maçonnerie est partout présente dans le continent, bien sûr avec des intensités différentes*.

À présent, on trouve des francs-maçons dans presque toute l'Europe avec des densités et des effectifs très variables. Au début de la présente décennie, l'auteur compte environ 700.000 maçons européens dont une petite moitié dans les îles britanniques. De ce point de vue, le Royaume-Uni est suivi par la France, l'Italie et la Belgique. L'auteur nous rappelle que « *au demeurant, l'Europe maçonnisée est occidentale et nordique* ».

La franc-maçonnerie européenne se *balkanise* en divers rites dont les principaux et les plus pratiqués sont le Rite Anglais, Style Émulation (très anglo-saxon), le Rite Écossais Ancien et Accepté « *surgeon gagnant de l'écossisme du XVIII^e siècle avec sa floraison de grades magistraux (et flatteurs...)* », le Rite Moderne, le Système Suédois, le Régime Écossais Rectifié, le Rite Ancien et Primitif de Memphis-Misraïm, etc. etc.

Dans un autre ordre d'idées, il existe des obédiences régulières et des obédiences irrégulières (?). C'est Londres qui distribue les bons points et les mauvais points, sur la foi de principes maçonniques très courants. Cette prétendue régularité aux allures de soumission a été à la source de multiples débats intra-obédientiels, de scissions et de drames. En France, c'est la *Grande Loge Nationale Française*, dite « Bineau » eu égard à sa domiciliation historique au 65, boulevard Bineau, à Neuilly-sur-Seine, qui est la seule à être reconnue par le diktat londonien.

L'auteur a accordé une place importante à la « Géopolitique du paysage maçonnique européen d'aujourd'hui ». L'historique de chaque pays est analysé en profondeur. De l'Albanie au Vatican (ordre alphabétique oblige), le lecteur peut suivre pas à pas les caractéristiques de chaque modèle maçonnique. Et c'est fort instructif...

Vous avouerais-je que je me suis prestement rendu aux pages 116 à 128 qui traitent justement de la maçonnerie en France. On a les chauvinismes qu'on peut...

Après quelques considérations générales sur les péripéties qui ont illustré notre histoire depuis les trois derniers siècles au cours desquels la franc-maçonnerie a joué un rôle discret mais bien réel, l'auteur passe en revue les différentes obédiences nationales en commençant le voyage, comme on devait s'y attendre, par le **Grand Orient de France** et la **Grande Loge de France**. Le premier se présente comme une fédération de rites, tandis que le second ne connaît que le Rite Écossais Ancien et Accepté. En troisième position, on trouve la **Grande Loge Nationale Française** (dont nous avons déjà dit un mot). Viennent ensuite (et toujours en fonction de leur implantation française) : **Le Droit Humain**, première obédience mixte dès son origine et internationale depuis 1895, **La Grande Loge Féminine de France**, née en 1952 de l'Union Maçonnique Féminine de France, **La Grande Loge de l'Alliance Maçonnique Française**, issue de la grave crise qui secoua la GLNF dans les premières années de la présente décennie, **La Loge Nationale Française**³, issue d'une scission, en 1968, avec la Grande Loge Nationale Française - Opéra (future GLTSO). Hivert-Messeca précise que ces six obédiences, sus-citées, regroupent 90 % des maçons de France.

Suivent une foule d'obédiences d'importance variable au nombre desquelles on notera **La Grande Loge Traditionnelle et Symbolique Opéra**, née en 1958 d'une scission avec la GLNF-Bineau, obédience multi-rites où le Rite Écossais Rectifié se taille la part du lion, **La Grande Loge Mixte de France**, née de multiples scissions de scissions, puis on pénètre dans ce que l'on peut appeler la *nébuleuse maçonnique*, là où l'on croise habituellement quelques micro-obédiences qui, pareilles à la rose de Malherbe, *ne vivent que l'espace d'un matin*, malgré leurs titres

³ J'ai ouï dire que cette fédération de loges a célébré il y a peu le cinquantenaire de sa fondation par René Guilly entouré alors de ceux que l'on pourrait appeler les *ouvriers de la première heure*. Hélas, il faut bien se rendre à la triste évidence : ces frères ont maintenant disparu et rien n'indique qu'il en reste au moins un qui pourrait témoigner des premières années de cette merveilleuse aventure, pieusement protégée des ambitions para-fraternelles et de la *cordonte*.

ronflants et la satisfaction de l'égo de leurs fondateurs et grands mamamouchis d'un jour.

Dans sa postface, monsieur Franck Frégosi souligne que, grâce à l'œuvre d'Yves Hivert-Messeca, *nous disposons désormais, pour l'Europe, d'un panorama d'ensemble de ce que recouvre la franc-maçonnerie en tant que fait historique contemporain et social.*

La franc-maçonnerie s'enrichit sans cesse de sa diversité, des idées et des idéaux qu'elle transporte et transmet. Débarrassée des clichés inopportuns dont on l'a flanquée aussi bien par ignorance que pour servir des intérêts sordides, la franc-maçonnerie poursuivra son cheminement dans le monde désarticulé qui s'ouvre devant nous. Elle est indispensable et le sera toujours pour peu que ses membres prêtent plus d'attention à sa pensée créatrice et humaniste qu'aux cordons et médailles.

Jean-François Blondel est un spécialiste reconnu du Compagnonnage et son intérêt pour la construction des cathédrales et pour les corporations qui les ont bâties ne s'est jamais démenti. Auteur de nombreuses exégèses sur ces sujets, il publie à présent un nouvel ouvrage portant en titre **LA CATHÉDRALE** et en sous-titres : sa construction, ses légendes, ses mystères⁴.

En exergue à son propos, l'auteur cite une phrase d'Émile Mâle (in *l'Art religieux du XIII^e siècle en France*) : « *Pendant que les docteurs construisaient la cathédrale intellectuelle qui devait abriter toute la chrétienté s'élevaient nos cathédrales de pierre qui furent comme l'image visible de l'autre* ».

Voilà qui introduit merveilleusement le thème de cet ouvrage fort complet sur ce « *livre de pierres* » qu'est la cathédrale où l'esprit religieux est perpétuellement présent et actif. L'auteur traite successivement de la cathédrale comme « reflet du monde médiéval », du siècle des cathédrales qui s'étend entre 1130 et 1280, c'est-à-dire de la fin du XII^e siècle à celle du XIII^e, de la construction des cathédrales par « les ouvriers de Notre-Dame » avec l'apparition des fraternités initiatiques et des secrets des bâtisseurs, de la cathédrale placée entre le merveilleux chrétien et le bestiaire fantastique, pour conclure par « la cathédrale et ses mystères ».

⁴ Ed. Jean-Cyrille Godefroy, mars 2018. 290 pages, 24€.

Blondel ne néglige pas l'apport des techniques modernes, tel le *laser*, dans l'étude pratique de ces monuments de pierre qui ont gardé si longtemps leurs secrets de construction, laissant la porte ouverte à moult fantasmies et superstitions. Il nous invite également à jeter un regard sur l'apport géométrique qui a présidé à l'édification des cathédrales et que possédaient au plus haut point les architectes du « sacré ».

L'auteur n'omet pas de rendre un hommage mérité à Viollet-le-Duc qui, au XIX^e siècle, œuvra avec les « Compagnons du Devoir » à la sauvegarde et à la restauration de nombreux édifices sacrés.

À tous ceux qui s'intéressent à l'art des cathédrales, nous recommandons ce gros ouvrage à la lecture plus aisée qu'on ne pourrait le penser *a priori*.

L'Initiation Traditionnelle

www.linitiation.eu

